UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00355325 2

MÉMOIRES

DE Mlle FLORE.

Ce roman ne pourra être reproduit qu'avec l'autorisation de l'auteur.

Paris — Imprimerie de Boule et Ce, rue Coq-Héron, 3.

MÉMOIRES

DE

Mlle FLORE

Artiste du théâtre des Variétés.

« Pourquoi n'écrirais-je pas mes Mémoires ?
» ma blanchisseuse écrit bien les siens ! »

III

PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, 15.

—

1845

PN
2638
F56A3
V.3

LIBRARY
MAR 2 1 1968
UNIVERSITY OF

« Pourquoi n'écrirais-je pas mes Mémoires?
» ma blanchisseuse écrit bien les siens! »

CHAPITRE PREMIER.

Talleyrand. — Lemontey. — *Germanicus*. — Séveste. — Le bureau des cannes. — Louis XVIII et Panurge. — Joly déserteur. — Beaupré Crispin. — Dérivis don Quichotte.

Lorsque nous entrâmes dans le salon, l'amiral dit aux personnes qui s'y trouvaient :

— Quoique ces dames ne soient pas de la Comédie-Française, mademoiselle W... voudra bien les accueillir comme des personnes

qui cultivent l'art dans lequel elle a tant de succès.

— Comment donc, dit mademoiselle W..., il n'y a point d'aristocratie parmi les artistes. Je suis enchantée de me trouver avec ces dames.

Les hommes s'étaient levés et avaient fait quelques pas au devant de nous.

Je remarquai que l'un d'eux boitait assez fort.

Je demandai tout bas au comte si c'était l'académicien.

— Non, me dit-il, c'est l'homme d'État.

J'avais vu son portrait sur les boulevarts,

chez plusieurs marchands de gravures, je le reconnus facilement.

C'était M. de Talleyrand.

Le ci-devant évêque d'Autun alla se rasseoir dans sa bergère.

— Quel est donc l'académicien? demandai-je encore au comte.

— C'est, me dit-il, M. Lemontey.

L'amiral, en nous présentant, selon l'usage, dit nos noms à la société, et nous dit ceux des personnes que nous saluions.

Ne vous attendez pas ici, mes chers lecteurs, a un chapitre comme ceux d'Odry et de Bobêche; j'étais là avec des saltimbanques d'une toute autre portée, cependant la journée ne

fut pas aussi sérieuse que je pouvais en avoir peur.

Je fus d'abord très timide et très embarrassée de me trouver avec un homme de la réputation de M. Talleyrand, homme dont on citait à tout propos les mots spirituels et piquans.

Je sais bien que je n'étais pas obligée de répondre sur le même ton; mais on n'aime pas à être dans une société pour y faire le rôle de figurante, et je me décidai en moi-même, si cet homme d'esprit m'adressait la parole, à répondre quelque sottise plutôt que de rester court.

Heureusement que la conversation commença par rouler sur le théâtre.

On fit compliment à mademoiselle W... de ses heureux débuts dans le rôle d'Hermione, dans ceux des jeunes princesses tragiques et des amoureuses dans la comédie.

Celle-ci parla tout de suite des cabales qui finiraient par la forcer à quitter le théâtre.

— Vous croyez donc, mademoiselle, dit alors le prince de Talleyrand, qu'il n'y a d'intrigues et de cabales que dans vos coulisses? mais il n'y en a pas plus chez vous que sur la grande scène du monde.

Le théâtre politique a, comme le vôtre, ses acteurs qui jouent la tragédie, le drame et la comédie; son public qui applaudit les acteurs et les siffle à son gré, et ses cabaleurs qui cherchent à influencer l'auditoire, et qui sou-

tiennent ou font tomber tel ou tel, selon qu'ils sont bien ou mal payés par ses amis ou par ses rivaux.

— C'est l'auteur qui est la victime de tout cela, dit M. Lemontey.

— Ah ! mon cher académicien, lui répliqua monsieur de Talleyrand, vous prenez le parti des auteurs par esprit de corps.

— Je ne me crois pas auteur pour avoir fait un méchant opéra oublié aujourd'hui. *Palma* a réussi, grâce à la jolie musique de Plantade et au talent admirable de madame Scio ; mais ce pauvre Arnauld, lui qui vient de tomber avec sa tragédie de *Germanicus,* un bel ouvrage, voilà où la cabale est injuste!

— Oui, dit M. de Talleyrand, c'était une

cabale *frappante*. Les coups de canne en ont fait foi.

— Vous savez bien que ce n'était pas le talent de l'auteur qu'on sifflait, c'était son opinion.

— Que dites-vous de la pièce, vous, monsieur Lemontey, qui devez la connaître à fond, en votre qualité de censeur ?

— Je dis que ceux qui applaudissaient tout n'avaient pas raison, et que ceux qui voulaient tout siffler avaient tort.

Et les drôles qui avaient apporté de grosses cannes, pour assommer les spectateurs qui n'étaient pas de leur avis, avaient encore bien plus de torts.

Des coups de canne ne sont pas des raisons.

— C'est donc de cette représentation, dis-je, que l'on a appelé les cannes des *Germanicus?*

— Vous l'ignoriez, mademoiselle? me répondit Lemontey. Ignorez-vous donc aussi que cela vient de donner lieu à un de vos camarades d'imaginer une institution philanthropique qui sera salutaire aux reins des spectateurs ?

— Quelle institution ? demanda l'amiral.

— Le bureau des cannes, inventé par Seveste, l'acteur du Vaudeville. Bureau de sûreté pour les spectateurs et revenu agréable pour celui qui en aura l'entreprise. Du reste,

Martainville a critiqué dans son journal cette tragédie de *Germanicus* avec beaucoup d'aigreur ; il aurait dû respecter la personne d'un proscrit.

Voyant son père offensé, Lucien Arnault s'est cru obligé de le venger.

Martainville, appelé en duel, a payé par une blessure légère l'intempérance de sa plume.

Le gouvernement a suspendu les représentations de la pièce pour éviter de nouveaux scandales, et les amis de l'ordre applaudissent à une mesure que des imprudences ont rendue nécessaire.

Vous savez peut-être, continua M. Lemontey, que ce sujet de *Germanicus* avait déjà été traité deux fois, au Théâtre-Français?

— L'académicien est bourré d'anecdotes, dit monsieur de Talleyrand.

— Je voudrais avoir le talent de les mettre, comme vous, à la sauce piquante, lui répliqua M. Lemontey.

Voici la mienne toute nue :

Boursault a fait un *Germanicus*.

Pradon en a fait un autre.

A la première représentation de cette pièce, les spectateurs, étonnés de n'avoir vu paraître que des hommes dans les deux premiers actes, se disaient : C'est donc une tragédie de collége? il n'y a point de femmes.

Au commencement du troisième acte, on

vit tout à coup paraître à la fois deux princesses et deux confidentes.

Un plaisant du parterre s'écria .

— Quatorze de dames sont-ils bons ?

Ce mot fut plus applaudi que toute la tragédie.

— Messieurs, dit l'amiral, croyez-vous que cette conversation amuse beaucoup ces dames? J'en doute.

—Vous avez raison, dit le prince de Talleyrand, nous devrions nous montrer plus galans... Eh ! mon Dieu ! continua-t-il en me regardant, pourriez-vous me dire, madame, où j'ai déjà eu le plaisir de vous voir ? J'ai la mémoire locale et celle des physionomies ; il

me semble vous avoir vue chez le prince Berthier.

— Monsieur, je n'y suis allée qu'une seule fois.

— Ah ! parbleu, j'y suis !... C'est le jour où ce pauvre Cambacérès a perdu une culotte de velours, graissée par le chapeau de Cadet-Roussel ! — J'en ris encore ! — C'était quelque temps avant le divorce de l'empereur.— L'archi-chancelier, qui était très économe, nous a parlé de sa culotte toute la soirée. Il a fait comme la Merluche, dans la comédie de l'*Avare;* ce pauvre domestique d'Harpagon est obligé de tenir son chapeau sur la tache d'huile de la lampe, pour la cacher.

— Contez-nous donc cette histoire, dit mademoiselle W...

— Non, non, mademoiselle Flore va vous la raconter elle-même, elle s'en tirera mieux que moi.

Je fus obligée de raconter l'histoire de la représentation de *Cadet-Roussel professeur de déclamation*, ainsi que je vous l'ai rapportée, mes chers lecteurs, dans la première partie de ces Mémoires.

Lorsque j'eus fini, M. de Talleyrand reprit la parole :

— Cambacérès, dit-il, n'approuvait pas trop ce divorce. Comme l'empereur eut de l'humeur toute la soirée, Cambacérès en eut par contre-coup, et ses fidèles acolytes s'en ressentirent. Aussi le gros d'Aigrefeuille, qui ne voyait dans le monde que son patron, nous

dit dans un coin du salon : « Sa Majesté fera tant d'imprudences, qu'elle finira par perdre monseigneur ! »

J'aurais bien de la peine à me rappeler tout ce qui fut dit de piquant et d'original dans la journée que nous passâmes chez l'amiral.

Je me souviens qu'au dîner, qui était exquis, monsieur de Talleyrand nous dit :

— Eh bien ! mesdamés, ces Russes, que l'on vous avait dépeints si effrayans, que l'on vous avait représentés comme des anthropophages, vous voyez qu'ils ne mangent personne, et qu'ils donnent fort bien à manger.

— Oui, dit Rostopchin, on nous avait fait la réputation de nous nourrir de chair humaine, comme les cannibales, ce qui me rap-

pelle que lors de l'invasion, nous arrivâmes un jour dans un très beau château, où nous fûmes reçus par cinq ou six dames charmantes, qui tremblèrent de frayeur à notre aspect.

J'étais avec plusieurs officiers qui n'avaient pas la figure plus rébarbative que moi ; cependant ces dames se cachaient le visage dans leurs mains.

L'un de mes plus jeunes officiers prend une grosse voix et dit, en frappant le parquet de son sabre :

— Allons, morbleu ! que l'on nous serve à manger ! Y a-t-il des enfans ici ? que l'on en mette deux ou trois à la broche.

A ces mots, les dames jettent des cris épou-

vantables, et se précipitent à nos genoux.

Alors mon jeune officier, prenant une voix plus douce, leur dit :

— Relevez-vous, mesdames, et rassurez-vous. Si vous n'avez pas d'enfans à faire rôtir, faites-nous mettre quelques côtelettes de mouton sur le gril ; nous saurons nous en contenter.

Ces dames nous regardèrent fort surprises, et, voyant que nous n'avions pas l'air de mangeurs d'enfans, nous offrirent un déjeûner que nous acceptâmes, et pendant lequel elles purent voir que des militaires bien élevés sont les mêmes dans tous les pays.

Je leur demandai pardon de la mauvaise plaisanterie de mon jeune aide-de-camp et

de la frayeur qu'il leur avait causée, et je leur donnai une sauvegarde pour tout le temps que nos troupes devaient rester dans ce canton.

L'amiral fut d'une extrême galanterie avec mademoiselle Ferton.

Le jeune Russe n'en était plus, avec mademoiselle W..., dans les termes d'un amant peu favorisé. Depuis cette époque, il lui a donné sa main et son nom, et elle est maintenant, véritablement, madame la comtesse O...

De son côté, le comte Rostopchin me disait tout bas :

— Je suis enchanté que ce *scélérat* de Talleyrand nous ait fait venir en France, car c'est lui qui nous en a ouvert le chemin, et qui a

ramené votre ancienne dynastie. Soyez sûre que, s'il y trouve son intérêt, il abandonnera parfaitement ceux-ci pour en mettre d'autres à la place.

Pendant ce temps-là, le prince de Talleyrand le regardait en dessous, tout en causant avec Lemontey, et lui dit :

— Je parie que vous parlez de moi, et que vous inventez quelque méchanceté sur mon compte.

— Ah ! prince, dit Rostopchin, est-ce que cela se peut ?

L'heure du départ arriva.

M. Lemontey ne s'était pas précautionné d'une voiture : il était venu économique-

ment par un *coucou*; car cet homme, de beaucoup d'esprit, et qui possédait d'excellentes qualités, avait le défaut de pousser l'économie un peu plus loin que la limite qui la sépare de l'avarice.

N'osant pas demander tout naturellement au comte de lui donner une place pour le ramener à Paris, il lui dit :

— Monsieur le comte, oserais-je vous prier de mettre mon carrick sur le devant de votre voiture ?

— Où pourrai-je, demain, vous le faire tenir? demanda le comte.

— Ne vous en inquiétez pas, ajouta M. Lemontey, je serai dedans.

Le comte sourit de la plaisanterie, et reconduisit M. Lemontey, qui monta dans la voiture avec nous, et se mit en effet dans son carrick, où il dormit tout le long de la route.

Comme mon répertoire n'était pas encore très étendu, j'avais assez souvent relâche, et le comte Rostopchin, qui m'avait prise en amitié, me conduisit souvent au spectacle; nous étions rarement seuls. M. Lemontey, avec lequel il avait fait connaissance chez l'amiral, venait souvent nous retrouver. M. Lemontey était encore plus que moi au courant des anecdotes théâtrales, sa place de censeur l'initiant à beaucoup de secrets de coulisses. Nous étions un jour tous les trois à l'Opéra, pour voir la reprise de *Panurge dans l'île des Lanternes*.

Au moment où l'ouverture allait commencer, un auguste spectateur parut dans la loge en face de la nôtre, dans la loge royale.

C'était Louis XVIII.

L'opéra ne nous parut pas merveilleux, malgré la musique de Grétry, et la voix admirable de Laïs, qui chantait divinement le rôle de Panurge.

Nous fûmes surpris que le roi eût choisi cette pièce, de préférence à tant d'autres excellentes.

M. Lemontey nous donna le mot de l'énigme.

— Vous croyez peut-être, nous dit-il, que

Panurge est l'ouvrage de M. Morel ? il n'y a que son nom.

Ce qui amène aujourd'hui S. M. Louis XVIII à l'Opéra, c'est l'amour paternel.

Notre roi nous est revenu à la suite de leurs majestés les empereurs de Russie et d'Autriche, du roi de Prusse et de M. le comte Rostopchin, pour donner à la France la charte constitutionnelle et pour revoir *Panurge*, dont il est l'auteur.

— Un roi qui fait des opéras !

— Il en a fait plusieurs qui ne valent pas sa charte, nous dit encore Lemontey.

Le comte Rostopchin voulut absolument

faire, pendant son séjour en France, son cours de littérature dramatique.

Il prétendait que c'était le meilleur moyen de connaître les goûts et les mœurs de la société, et de se former à la langue familière d'une nation, que les étrangers ne savent jamais parfaitement lorsqu'ils ne l'ont apprise que dans les livres.

En sorte que M. Lemontey était son professeur de philosophie, et moi sa maîtresse de langue.

Le comte n'avait pas encore été au théâtre du Vaudeville, nous lui fîmes entendre qu'il ne pouvait pas se dispenser de le connaître.

Le jour que nous y allâmes, on jouait la

Visite à Bedlam, de MM. Scribe et Delestre-Poirson; les *Deux Gaspard*, de MM. Gabriel et Capelle, et les *Deux Edmond*, des trois autocrates du Vaudeville, Barré, Radet et Desfontaines.

C'était un charmant spectacle.

Rien n'était plus ravissant que la gentille madame Perrin, qui venait d'apparaître à ce théâtre, et qui en faisait déjà les beaux jours. Gontier la secondait en comédien habile.

Dans les *Deux Gaspard*, l'assaut de Joly et de Philippe en Normands était des plus amusans, et quoique Joly, qui avait déjà eu beaucoup de succès dans *Gaspard l'avisé*, eût sur son rival une grande supériorité, celui-ci se montrait un bon *cadet de Normandie*.

Joly parut encore dans la troisième pièce, où il jouait admirablement le rôle d'Edmond le soldat.

Quelques années auparavant, la pièce des *Deux Edmond* avait été jouée à Saint-Cloud, devant Napoléon. Le comte Rostopchin fut fort aise de m'entendre raconter ce que Joly nous avait dit lui être arrivé à cette occasion.

L'empereur, très satisfait de Joly, l'avait fait appeler après la pièce, et avait daigné lui faire compliment sur la manière dont il avait joué.

— Joly, lui dit l'empereur, je suis très content de vous.

—Vous êtes bien bon, sire, lui répondit Joly

qui avait encore le costume de son rôle, et qui mit la main à son front, en faisant le salut militaire.

— A la façon dont vous avez joué ce soldat, je pense que vous avez servi.

—Oui, sire, lors de la première réquisition.

—Ah ! je n'étais encore que lieutenant d'artillerie.

— Sire, vous avez fait un plus beau chemin que moi.

— Dans quelle arme avez-vous servi?

— Sire, dans la cavalerie.

— Pourquoi avez-vous quitté l'état militaire?

— Sire, j'ai été gravement blessé au pied. On m'a mis à l'hôpital Pendant que j'y étais, mon régiment remportait des victoires; il avançait toujours; il était loin lorsque j'ai été guéri. Quand il a fallu le rejoindre, désespérant de le rattraper, j'ai rabattu sur Paris. Je vous dis cela de confiance; mais je vous en prie, sire, n'en parlez pas au ministre de la guerre.

Napoléon sourit.

Quelque temps après, Joly reçut son congé en bonne forme, et l'empereur lui envoya une très jolie tabatière.

Depuis ce moment, Joly prit du tabac.

Avant de reprendre le cours de mes aven-

tures personnelles, je ne veux point passer sous silence une représentation de retraite à laquelle j'assistai : c'était celle d'un de mes bons amis, dont je vous ai parlé à propos de mon aventure avec Vestris.

Cette représentation avait lieu au bénéfice de Beaupré, le danseur le plus comique que l'on ait jamais vu à l'Opéra.

Les acteurs français et ceux de l'Opéra-Comique se réunirent pour fêter leur ancien camarade.

Beaupré était à l'Opéra depuis 1790.

Il avait été un des élèves d'Audinot, et avait joué à l'Ambigu-Comique dans sa troupe d'enfans, avec l'excellent Michot de la Comédie-Française.

Aussi bon chorégraphe que bon danseur, il avait été maître de ballets au théâtre de la Cité.

Pour sa représentation de retraite, il voulut faire la plaisanterie de jouer la comédie, et il se risqua dans le rôle de *Crispin rival de son maître*, à côté de Michot, qui jouait supérieurement le rôle de Labranche.

Il fut détestable, il en convint lui-même, et il disait : « On a prétendu que je dansais en comédien ; mais j'ai joué la comédie comme un danseur! »

Il prit sa revanche dans son rôle pantomime de Sancho Pança du ballet des *Noces de Gamache*, où il fut délicieux comme à son ordinaire.

Une singularité de cette représentation, c'est que le rôle de don Quichotte fut joué par Dérivis, qui fut aussi mauvais dans la pantomime que Beaupré l'avait été dans la comédie. Ce qui prouve qu'il faut que chacun fasse son métier.

Mon ami Beaupré est mort en 1844, âgé d'environ quatre-vingts ans; il n'avait rien perdu de son esprit ni de sa gaîté, et quinze jours avant sa mort, il était encore à notre foyer des Variétés, où il nous amusait singulièrement, par la manière originale dont il racontait mille anecdotes plus piquantes les unes que les autres.

Le moment arrivait ou mon nom devait avoir quelque influence sur les recettes de notre théâtre.

Il est embarrassant d'avoir à parler de soi-même dans certaines occasions : si la modestie défend de se vanter, l'amour-propre ne permet pas que l'on se déprécie trop.

Il ne serait pas très intéressant pour mes lecteurs d'avoir la nomenclature pure et simple d'une vingtaine de rôles que j'ai joués pendant neuf ans que j'ai passés aux Variétés, comme un bail de trois, six, neuf.

Le comte Rostopchin allait repartir pour la Russie.

Il m'offrit de m'y faire avoir un engagement. Je refusai, malgré les avantages qu'obtiennent dans ce pays les artistes français.

Je ne puis dissimuler que j'avais conçu beau-

coup d'amitié pour cet homme aimable et que je me trouvais fort honorée de la sienne. Il me promit, en partant, qu'il ne m'oublierait pas, et il me demanda la permission de m'écrire, en me faisant promettre que je lui répondrais, et que je le tiendrais au courant des nouvelles de nos théâtres.

Cette correspondance me flattait beaucoup.

Je promis d'être exacte, et je dis au comte que j'attendrais avec impatience sa première lettre.

Comme cette lettre n'est jamais arrivée, je me suis trouvée dispensée d'y répondre.

Me voilà donc sans amour et sans amitié.

C'est une triste vie que celle qui n'est animée

par aucune passion et par aucun sentiment.

J'avais cru, après tant d'agitations, que le calme me rendrait heureuse; mais le repos n'était pas mon élément.

Le roman de ma vie me paraissait plat, il était trop tôt fini. Ce qu'il y avait de plus pénible pour moi, c'est que je n'avais personne à qui je pusse dire que je m'ennuyais.

CHAPITRE II.

Une rencontre au balcon des Variétés. — L'ennui partagé. — Le duel de Saint-Marcellin. — Potier à la Porte-Saint-Martin. — Louis XVIII et le *docteur Quinquina*. — Ouverture du Gymnase-Dramatique. — Vernet. — Arnal dans *Mithridate*.

Le théâtre des Variétés annonçait sur son affiche une pièce intitulée : *L'Ennui*.

Le rapport du titre à la situation de mon esprit m'engagea à voir la première représentation.

C'était un des premiers ouvrages donnés à notre théâtre par un spirituel auteur dont le nom est devenu depuis très célèbre, et qui n'a jamais donné d'*Ennui* au public, que par le titre de cette pièce.

Cet auteur est M. Scribe.

La position du héros de sa pièce était la mienne. Son comte d'Erfort s'ennuyait parce que son cœur n'était pas occupé.

J'étais donc au balcon, et je voyais jouer cet ouvrage qui éveillait ma sympathie.

Un jeune homme, placé auprès de moi, avait aussi l'air extrêmement ennuyé.

Nous nous regardions tous deux avec un visage fort triste et fort découragé, et nous ne nous adressions pas un mot.

Dans la pièce, lorsque le comte d'Erfort se prend d'amour pour une jeune personne, et qu'il commence à sortir de son apathie, il paraît plus heureux, et il le devient davantage, lorsque les inquiétudes et les tourmens de l'amour réveillent son cœur endormi.

Mon jeune voisin s'anima, écouta la pièce avec intérêt, et, après le dénouement, il se tourna vers moi et me dit d'un ton de confidence :

— Quand on devrait être malheureux, au moins on est quelque chose; mais vivre sans passions, c'est mourir à moitié.

— Vous avez bien raison, lui répondis-je en étouffant un bâillement que je cachai dans mon mouchoir.

— Vous pleurez, madame? me dit-il.

— Non, monsieur. Je dissimule un mouvement nerveux qui passerait pour une impolitesse.

On sait que le bâillement est communicatif; mon voisin mit aussi son mouchoir devant sa bouche.

— Pardon, me dit-il ; je dois vous paraître bien malhonnête.

— Nullement, monsieur, c'est moi qui en suis la cause.

— Vous n'avez pas l'air de vous amuser prodigieusement?

— Ni vous non plus.

— Cependant, madame, vous paraissez bien gaie sur le théâtre.

— C'est ce que tout le monde me dit. Mais alors, je suis occupée de mes rôles, et, quand ils sont finis, que je rentre dans ma solitude, je me parais à moi-même on ne peut pas plus maussade.

— Je puis vous en dire autant. J'ai tout ce qu'il faut pour être heureux, et je ne sais comment il se fait que je ne le suis pas.

— Il y a pour un homme tant de moyens de se distraire !

— J'en ai essayé plusieurs ; ils ne sont pas de mon goût.

— Cependant, on peut en trouver.

— Vous dites vous-même que vous n'en trouvez pas.

— En cherchant bien !...

— Je vous demande pardon d'avance de la proposition que je vais vous faire. Vous vous ennuyez de votre côté, je m'ennuie du mien. Permettez-moi d'avoir le plaisir de vous voir quelquefois. En étudiant les effets, on peut remonter aux causes. Nous étudierons ce problème, et peut-être viendrons-nous à bout de le résoudre.

— Votre proposition est singulière ; mais autant vaut s'ennuyer à deux que de s'ennuyer tout seul.

— Si la dose est plus forte, ce sera toujours un changement.

Malgré son air mélancolique, ce jeune homme paraissait aimable et de fort bon ton. L'originalité de notre rencontre, la conformité de notre situation, un certain je ne sais quoi qui me parlait en sa faveur, firent que je ne refusai pas la permission qu'il me demandait.

Après le spectacle, il m'offrit de me reconduire dans sa voiture.

Il avait voiture : c'était un homme comme il faut.

Cependant je n'acceptai pas.

Il m'annonça sa visite pour le lendemain.

Il ne vint que trois jours après. Il était vêtu

tout en noir, sa figure était extrêmement pâle, il avait l'air d'un catafalque.

Lorsqu'il arriva, il me trouva les larmes aux yeux.

Je venais de recevoir une lettre qui me faisait beaucoup de peine ; elle m'annonçait la perte de ma meilleure amie, mademoiselle Mayeur, qui était morte à la Guadeloupe.

— Eh ! mon Dieu, me dit-il en entrant, c'est plus que de l'ennui, c'est du chagrin.

— Oui, lui répondis-je. Je pleure une amie, une jeune et excellente personne qui m'a obligée, qui m'a tendu la main lorsque j'étais malheureuse. C'est bien le moins qu'on regrette ceux qu'on a aimés et qui nous ont aimés.

— Vous avez un cœur sensible : c'est, à mes yeux, une précieuse qualité.

— Pauvre Joséphine, j'apprends par cette lettre que ce triste et dernier voyage, c'est son cœur qui le lui a fait entreprendre ! Elle a voulu suivre celui qu'elle aimait, et elle a péri en route !

Je sanglotai.

Lui aussi avait les yeux pleins de larmes.

— Mademoiselle, me dit-il, vos larmes auraient suffi pour faire couler les miennes ; mais j'ai moi-même un sujet de douleurs, et je venais en parler avec vous : car on éprouve une sorte d'adoucissement à parler de ses peines.

Un de mes bons amis a été tué en duel, et

je ne l'ai appris qu'hier par le triste billet !...

Pauvre Saint-Marcellin ! Un jeune homme charmant ! Il n'avait que vingt-sept ans !

Le soir même, son père, M. de Fontanes, donnait un bal, et c'est au milieu d'une fête qu'on est venu déposer le corps mourant d'un fils qui lui était si cher.

Saint-Marcellin, homme d'esprit et auteur de plusieurs pièces de théâtre, avait servi avec bravoure et distinction. Sa tête était aussi vive que son cœur était bon ; il avait déjà eu plusieurs duels : le dernier fut avec un de ses anciens camarades, M. Fayot, dont il ne partageait pas les opinions politiques. Un salut qu'il oublia ou qu'il négligea de rendre, fut la cause de ce duel.

Pendant que le malheureux Saint-Marcellin était sur son lit de mort, une jeune dame, vêtue de blanc et voilée, est entrée, s'est approchée de son lit, a recueilli son dernier soupir et a disparu.

Hier, je n'ai pas pu venir vous voir, comme je vous l'avais promis ; j'étais à la triste cérémonie. Ce matin, je suis allé avec quelques amis porter un dernier adieu sur la tombe de celui que nous pleurons.

Quel spectacle a frappé nos yeux !

Cette jeune dame était étendue sur la pierre du tombeau.

Elle était morte !

Sous l'influence de pareilles impressions, la

visite que je recevais ne fut pas gaie.

Nous gardâmes long-temps un pénible silence.

Au bout d'une heure à peu près, ce jeune homme me dit : « Je songe que vous m'avez reçu sans me connaître !... » Il se leva, déposa sa carte sur ma cheminée, me salua tristement et sortit.

J'étais curieuse de savoir quel était ce jeune homme, dont les manières et l'extérieur annonçaient une personne distinguée. Je regardai sa carte et je vis que je ne m'étais pas trompée en supposant qu'il appartenait à une classe élevée de la société.

Ma sensibilité avait paru toucher Félix ***.

La sienne me donna de lui la meilleure opinion.

Mon isolement allait cesser ; nos cœurs pouvaient s'entendre, et peut-être...

J'avais été indisposée pendant quelques jours ; on m'avait accordé un petit congé pour rétablir ma santé. Je reçus la visite de Tiercelin.

Il avait l'air gai, cela me surprit.

— Bonjour, ma fille, me dit-il ; tu as été malade. Cela va-t-il mieux ? — Oui. — Tu as bonne mine. Il y a plusieurs jours qu'on ne t'a vue au théâtre. Je t'apporte deux nouvelles.

— Bonnes sans doute ? lui dis-je.

— D'abord, un bon rôle pour toi. Je viens

de déjeûner chez Lemardelay avec Dumersan et Brazier, qui m'ont lu une pièce !... — Je réponds qu'elle réussira. — Un titre excellent ! — *Le Coin de rue*. — J'y aurai une caricature... Tu verras ! — Elle est faite d'avance, par Carle Vernet, rien que cela ! — Un rempailleur de chaises ! un bancal ! une mauvaise langue. Il me semble déjà jouer mon rôle de Malassis ! — Pour toi, une Savoyarde, une bonne fille ; un rôle nature. — Je t'apprendrai à baragouiner le patois savoyard. Tu sais que je m'y entends.

— Merci Tiercelin. — Et l'autre nouvelle ?

— Potier nous quitte. Il est engagé à la Porte-Saint-Martin. Ce monsieur croit peut-être qu'on ne rira plus aux Variétés ! On y riait avant lui, on y rira encore après.

On y riait jadis, on peut y rire encore,
On y rira toujours!

Est-ce que je ne suis pas là? Et Brunet, et les autres, et toi?

Je ne voulus pas, devant Tiercelin, avoir l'air de regretter Potier; mais j'étais fâchée de voir celui-ci porter son beau talent sur un autre théâtre que le nôtre.

— Ce n'est pas tout, dit Tiercelin, avant de me quitter, un acteur nouveau va débuter dans l'emploi de Potier. Quand je dis nouveau, il ne l'est que pour notre théâtre. C'est un ancien des Jeunes Artistes, un nommé Lepeintre, qui a de la réputation en province · on le dit capable de faire oublier le grand maigre.

Potier s'éloignait du théâtre des Variétés

pour des discussions d'intérêt. Il débuta à la Porte-Saint-Martin, par un vaudeville intitulé *Les Originaux au Café*. Il y joua *Le Tailleur de Jean-Jacques Rousseau*, *Le Mariage de Bois-Sec*, suite du *Ci-devant jeune Homme*; mais son plus grand succès fut dans le *Bourgmestre de Saardam*, où il porta au plus haut degré le type de la sottise prétentieuse.

A cette époque, on demanda un spectacle pour la cour, qui trônait à Saint-Cloud. Après avoir joué devant Napoléon, j'allais jouer devant Louis XVIII.

Comme Potier n'était plus aux Variétés, et que le roi voulait le voir, on composa le spectacle de deux pièces de notre théâtre, et d'une pièce de celui de la Porte-Saint-Martin : nous nous retrouvâmes avec notre fugitif.

L'un des deux vaudevilles, que l'on avait pris dans le répertoire des Variétés, fut *le Duel et le Déjeûner*, d'Armand Gouffé et Ledoux, où Bosquier-Gavaudan et Lepeintre firent assaut de talent.

On avait choisi cette pièce, où se trouvaient les personnages de Désessarts et de Dugazon, pour rappeler à Louis XVIII les souvenirs de la Comédie-Française, dont il était grand amateur, et lui faire voir que le théâtre des Variétés avait des acteurs qui pouvaient jouer autre chose que de la farce.

Tiercelin amusa ensuite beaucoup le vieux monarque dans le rôle de Serpette des *Vendanges de Champagne*, où il était fait comme cet instrument de vigneron, et où il disait si drôlement, en regardant ses jambes torses :

— « C'est si beau, un bel homme ! »

J'avais pris le petit rôle de Bastienne, créé par ma camarade Louisa, pour que la pièce fût jouée par la tête de la troupe.

Sa Majesté me fit l'honneur de me lorgner.

Je demandai ensuite à mon ci-devant camarade Potier ce qu'il allait jouer.

— Une pièce que personne ne connaît, me répondit-il.

— Comment! une pièce nouvelle ?

— Oui, Sa Majesté en aura la primeur.

— Par quel hasard ?

— Je vais te le dire.

Je répétais, depuis quelques jours, *le Doc-*

teur Quinquina, de M. Gabriel, lorsque l'intendant des Menus-Plaisirs vint demander un spectacle pour la cour ; je lui proposai *Quinquina* comme une bouffonnerie très amusante, en ajoutant qu'il serait peut-être gracieux de l'offrir au roi avant de la présenter au public. Il fut de mon avis.

Cependant, je lui parlai d'une seringue qui jouait un grand rôle dans cette folie.

— Eh bien ! il y en a trente dans *Monsieur de Pourceaugnac*.

— J'ajoutai que le mot lavement se trouvait plusieurs fois dans la pièce.

— On en parle bien dans les pièces de Molière ! D'ailleurs, le roi aime beaucoup les lavemens, il en prend un tous les matins.

— Enfin, M. de la Ferté a tout approuvé, et c'est *le Docteur Quinquina* que je vais offrir à la cour.

En effet, cette pièce fut jouée à la grande satisfaction de Louis XVIII. Il riait comme un fou à la scène où le docteur fait l'essai de sa seringue musicale, qui joue des airs en rafraîchissant les entrailles. Il se tordait comme si Quinquina lui avait administré son remède.

A Saint-Cloud comme à Paris, je pensais à Félix ; il vint enfin me faire sa troisième visite. J'étais fort gaie ce jour-là.

On venait de reconnaître, au théâtre des Variétés, que je n'étais pas sans influence sur le public, que l'on pouvait me mettre au rang des premiers sujets, et l'administration avait

élevé mes appointemens à un chiffre raisonnable.

Je pouvais donc me suffire à moi-même, faire une assez bonne figure, et n'avoir recours à personne pour vivre honorablement.

Il est humiliant de tenir son existence des autres, et quelles que soient la noblesse et la générosité de ceux qui nous obligent, il y a toujours un sentiment pénible à se sentir dans la dépendance.

C'est lorsqu'on peut se dire :—Je serai libre quand je voudrai, que l'on consent plus volontiers à se donner des chaînes.

Félix me trouva donc très disposée à la gaîté, il était lui-même d'une humeur charmante.

En nous trouvant tous les deux une physionomie si différente de celle que nous nous étions vue jusque alors, nous nous regardâmes avec surprise, et nous ne pûmes nous empêcher de partir en même temps d'un grand éclat de rire.

Enfin nous nous remîmes, et il me dit :

— De quoi donc riez-vous?

— De vous voir gai ; je ne m'y attendais pas. Et vous?

— Moi, je ris de vous voir rire.

— A la bonne heure.

Je lui appris que mon sort était assuré, que j'avais de bons appointemens, et que les bons rôles allaient m'arriver aussi.

— Je suis dans la même situation. Un héritage inattendu vient de me surprendre ; c'est celui d'un très vieux parent que je ne connaissais que de nom. Je pense que quand un bonheur se présente, il n'arrive pas seul, et que je dois en attendre encore un.

Une explication ne tarda pas à survenir. Félix me dit qu'il croyait voir entre nos deux caractères beaucoup de sympathie, et que, comme il voulait cesser de mener une vie solitaire, il serait heureux de trouver près de lui la société d'une personne qui partagerait ses sentimens, ses goûts, et qui adopterait sa manière de vivre.

Je lui dis que son voisinage me serait fort agréable, et que, comme mon intention était de prendre un appartement plus convenable à

ma nouvelle position, je me ferais un plaisir de le louer près du sien.

— Précisément, me dit-il, je viens d'en louer un fort joli, rue du Mont-Blanc, au premier; il y en a un autre sur le même carré, que ne le louez-vous?

J'aime assez que l'on fasse les choses promptement. On perd souvent du temps à réfléchir pour faire une sottise; au moins, si l'on en fait une en ne réfléchissant pas, on y gagne le temps que l'on aurait perdu.

Je mis un châle, un chapeau, et nous partîmes à l'instant pour aller voir l'appartement de la rue du Mont-Blanc.

Cet appartement était au fond d'une cour,

fermée sur la rue par une très belle grille. La maison appartenait à un sculpteur, et la cour était remplie de statues qui lui donnaient l'air d'un musée.

La première statue que nous vîmes en entrant, était une Flore en marbre, d'un joli travail.

— Bon ! me dit Félix, une statue de Flore ; voilà votre enseigne, vous ne pouvez manquer d'habiter cette maison-là.

— Fort bien, lui dis-je, et en face de Flore un Zéphyre. Ne serait-ce pas votre portrait ? Les Zéphyres sont légers et bien inconstans.

— Il ne tiendra qu'à vous, me dit Félix d'un ton galant, de couper les ailes à Zéphyre et de le fixer.

— Cessons cette conversation mythologique et allons voir les appartemens.

Ils étaient fort bien distribués et du meilleur goût ; je louai le moins vaste ; j'y entrai huit jours après. Le voisinage établit entre nous une intimité qui s'augmenta peu à peu, quand nous fûmes à même de nous connaître davantage et que je pus apprécier dans Félix des qualités vraiment rares.

Egalité d'humeur, générosité, confiance, réparaient chez Félix ce qui pouvait lui manquer du côté de la vivacité de l'esprit.

Ce n'est pas qu'il fût sans moyens ; mais il y avait dans son caractère une sorte de naïveté qui le rendait faible, et par conséquent susceptible d'être subjugué facilement.

Je m'en aperçus assez pour voir que cet homme devait être dominé, qu'il fallait écarter de lui les gens capables d'abuser de son caractère, et l'occuper assez pour qu'il ne se laissât pas entraîner par de nouvelles impressions.

Sa fortune ne pouvait pas manquer d'attirer autour de lui un essaim de ces êtres qui ne cherchent qu'à vivre aux dépens d'autrui; j'eus donc la prudence de former moi-même une société qui ne pût être nuisible ni à ses intérêts, ni à mon bonheur.

Ma position me permettait d'avoir une maison très agréable, et d'y recevoir des gens du monde, des gens de lettres, des artistes, quelques uns des auteurs qui travaillaient pour notre théâtre, et ceux de mes camarades qui

n'étaient pas déplacés dans ce cercle d'où la gaîté spirituelle et franche ne devait pas être exclue.

Le moyen de fixer un homme chez lui, c'est de lui rendre son intérieur agréable.

J'organisai de jolies soirées, où la conversation, la musique, la danse, jetaient une aimable variété.

Nous convînmes de donner un ou deux dîners par semaine, en ayant soin d'inviter nos convives, pour éviter l'abus des gens qui s'invitent eux-mêmes.

La mode des charades en action durait encore, quoiqu'elle fût sur son déclin; celle des proverbes commençait : j'eus un joli théâtre

à paravens pour cet amusement, dans lequel je pouvais me donner un rôle agréable et brillant.

En voilà, j'espère, de la politique de femme !

Mais cette politique est bien innocente, et je conseille à beaucoup de femmes de l'employer, afin que leurs maris, trouvant du plaisir chez eux, n'aillent pas en chercher ailleurs.

Retournons maintenant, mes chers lecteurs, au théâtre, dont il y a long-temps que je ne vous ai parlé.

Un événement dramatique vint troubler ma tranquillité, ainsi que celle des directeurs et des artistes des Variétés : c'était l'ouverture

d'un théâtre rival, qui voulait exploiter notre genre et celui du Vaudeville.

Le Gymnase-Dramatique allait devenir notre voisin, et, comme le public est toujours ami de la nouveauté, nous eûmes à craindre que ce spectacle ne nous enlevât nos habitués. Il était placé sous le patronage de la duchesse de Berry.

Gontier et la charmante madame Perrin quittèrent le théâtre de leurs premiers succès, pour aller porter leurs talens à l'entreprise de M. Poirson; ils trouvèrent pour les seconder Perlet et Bernard Léon.

M. Scribe devint le fournisseur en chef du Gymnase. Ce théâtre obtint des succès brillans : heureusement qu'ils ne nuisirent pas aux

nôtres. Nous doublâmes de zèle, nous forçâmes de comique, et notre répertoire grivois et gai soutint glorieusement la concurrence.

Vernet, que jusque alors on n'avait vu que dans les amoureux, quitta cet emploi pour se livrer exclusivement au genre dans lequel il a eu depuis tant de succès.

Tout jeune encore, Vernet avait fait son apprentissage comique au théâtre des Petits Comédiens du Jardin des Capucines. Il était à notre théâtre depuis 1808.

Il se révéla en donnant un cachet à une excellente caricature sur laquelle personne n'avait compté.

C'était dans une pièce assez jolie, intitulée les *Expédiens*, de MM. Dumolard et Coster.

Il y avait une scène dans laquelle on faisait venir des musiciens pour un bal.

Vernet, sans en prévenir ni les auteurs ni ses camarades, se grima, se fit une bosse, des jambes torses, bégaya son rôle, et ne fut reconnu qu'en scène, lorsque le fou rire gagna toute la salle, et que les applaudissemens lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé dans sa prévision.

Ce fut aussi à cette époque que commença à se faire connaître sur notre scène comique un acteur qui est aujourd'hui la pierre fondamentale du théâtre du Vaudeville.

C'est assez désigner Arnal.

J'ai déjà dit qu'il s'était fait remarquer jeune encore dans des théâtres de société. Mais qui se

douterait que cette vocation est toujours si peu déterminée d'abord, qu'on a vu les meilleurs comiques commencer par jouer la tragédie.

Arnal avait débuté chez Doyen par le rôle de Mithridate.

J'y étais allée ce jour-là pour voir une jeune personne qui devait jouer Monime.

Lafon, du Théâtre-Français, était dans une loge voisine de la mienne. Doyen l'avait engagé à venir voir un sujet qui donnait pour le tragique les plus belles espérances. Lafon me reconnut, me salua, et nous causâmes ensemble du spectacle et des acteurs.

Arnal-Mithridate ne nous sembla guère tra-

gique; sa diction et sa physionomie étaient déjà bouffonnes.

Aussi, dans la grande scène où Monime lui dit :

« Seigneur, vous changez de visage ! »

— Tant mieux, dit Lafon, laissez-le faire ! à moins qu'il ne veuille garder ce visage-là pour l'emploi des Jocrisses.

Je ne fus pas peu surprise de voir, quelques jours après, arriver à notre théâtre mon Mithridate, qui vint modestement s'y essayer dans quelques accessoires.

Il était timide, assez gauche. Cependant un auteur, Brazier, à qui il avait été recommandé, lui confia un rôle de valet, qui n'était

pas sans importance, dans *Monsieur de Gauchenville*, pièce qui, malheureusement, ne réussit pas ; il accrocha un petit rôle dans *Alfred et Félicie*, de MM. Gabriel et Mévil. Cette pièce eut du succès : Arnal fut bien heureux de pouvoir se montrer au public et de l'accoutumer à le voir, comme il s'habituait lui-même à marcher sur les planches.

Pendant deux ans, Arnal végéta, et on ne l'aurait pas aperçu, s'il n'eût doublé, dans le rôle de Jérôme du *Coin de rue*, Legrand, qui était tombé malade ; et dans l'*Arbre à Sonnettes*, Brunet, qui était toujours prêt à faire valoir les jeunes acteurs auxquels il trouvait des dispositions.

Mais il ne suffit pas de doubler même de bons rôles, il faut en créer pour se faire re-

marquer. C'est ce qui ne lui arriva que plus tard : il s'en est bien dédommagé !

Arnal avait alors aux Variétés dix-huit cents francs d'appointemens.

Ce comédien original gagne aujourd'hui cinquante mille francs par an : c'est là une bonne originalité !

CHAPITRE III.

Début de Jenny Vertpré. — *Grenadier, que tu m'affliges.* — Un billet de mille francs. — Deux enterremens. — Le claqueur et le pair de France. — Une banqueroute. — Une fête. — Un désespoir.

Notre théâtre fit bientôt une acquisition précieuse dans la personne de la gentille Jenny Vertpré, devenue depuis madame Carmouche, et qui, toute petite qu'elle était, s'était fait une réputation colossale dans la *Pie voleuse*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Toute jeune encore, elle avait joué, au Vaudeville, les rôles de petites filles ; elle débuta à notre théâtre avec un grand succès, et ce ne fut pas sans éveiller la jalousie de Pauline, qui était depuis long-temps la reine des Variétés.

Jenny joua *Sage et Coquette*, la *Chercheuse d'Esprit* et la *Fille mal gardée*.

Pauline se crut un instant détrônée. Elle fut près d'un an sans créer de rôles.

Mais je m'aperçois que je parle beaucoup des autres et que je m'oublie.

Voilà mes deux triomphes qui arrivent.

Victoire, dans les *Cuisinières*, et madame Fraîche-Marée, dans la *Marchande de goujons*.

A côté de Jenny Vertpré, me voilà l'actrice à la mode.

Je chante dans les *Cuisinières :*

Grenadier, que tu m'affliges,
En m'apprenant ton départ.

Et je suis presque auteur ; car il faut que je vous le dise : c'est moi qui ai arrangé cette chanson, c'est moi qui l'ai donnée aux auteurs de la pièce, c'est moi qui en ai dicté l'air à M. Blanchard, notre chef d'orchestre, et on a bien voulu dire que c'est moi qui ai fait le succès de cette chanson, par la manière dont je l'ai chantée.

Flore est donc enfin une actrice en vogue ; elle fait, à son tour, courir tout Paris.

Les adorateurs se réveillent ; les poulets et les billets doux m'arrivent de tous côtés.

Fi donc ! messieurs ; parce qu'une actrice vous plaît, vous croyez que vous devez lui plaire. Vous pensez qu'un théâtre est un sérail où vous avez le droit de jeter le mouchoir. Et parce que l'on chante, dans une pièce où je joue une jolie commère :

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Qui fait le monde
A la ronde,
Et chaque jour, à son tour,
Le monde fait l'amour!

vous croyez que je dois chanter cette chanson avec tout le monde !

Cette erreur, trop accréditée, amena l'aventure suivante :

Je rentre un soir, et je ne trouve pas ma femme de chambre. Je la demande : ma cuisinière me répond que mademoiselle Julie était sortie en disant qu'elle allait dîner en ville, et qu'elle n'était pas rentrée. J'eus beaucoup d'humeur ; je venais de jouer, j'étais fatiguée. Ma cuisinière me déshabilla, et je me couchai en me promettant de gronder le lendemain mademoiselle Julie.

Je sonnai en m'éveillant. La cuisinière vint encore, et me dit que Julie n'était pas rentrée. Je lui avais payé ses gages la veille ; je pensai qu'elle avait voulu me quitter, mais je trouvai singulier qu'elle l'eût fait de cette manière.

J'allai visiter sa chambre : elle avait emporté ses effets.

Dans le même moment, on me dit qu'un monsieur demandait à me parler.

Ce monsieur entre et me salue d'un air assez dégagé.

— Qu'est-ce qui me procure, monsieur, l'honneur de votre visite?

— Vous vous en doutez, me dit-il en souriant.

— Nullement, monsieur.

— C'est moi qui suis venu hier, en votre absence.

— On ne m'a parlé de personne.

— Je viens chercher la réponse au billet.

— Quel billet, je vous prie?

— Celui que j'ai laissé pour vous.

— On ne m'en a point donné.

— Je l'ai remis à votre femme de chambre.

— Je n'ai point vu ma femme de chambre depuis hier.

— Veuillez la faire venir.

— Je ne sais où elle est.

— Ah ! madame, c'est une mauvaise plaisanterie, me dit ce monsieur en me prenant la main.

Je la retire vivement, en lui disant : — Mais, monsieur, puisque je n'ai point reçu votre billet, dites-moi quel en était le con-

tenu. Si c'est une déclaration, elle est fort inutile, et je vous prie de vous retirer.

Ce monsieur prend alors un ton fort impertinent et me dit : — Madame, si vous refusez de m'écouter, rendez-moi mon billet.

— Mais, au nom du ciel, monsieur, quel billet ?

— Mon billet de mille francs.

A ces mots, mon étonnement fut au comble, et, la colère m'emportant, je lui dis : — Sortez, monsieur, sortez à l'instant de chez moi...

Voici le mot de l'énigme.

Ce monsieur s'était présenté chez moi, la veille, et avait demandé à me parler pour affaires.

Ma femme de chambre, en le recevant, l'avait prié de lui dire ce qu'il désirait, afin de m'en rendre compte à mon retour.

Ce monsieur, sans plus de façon, lui avait remis entre les mains un billet de mille francs, en lui disant qu'il reviendrait le lendemain chercher sa réponse.

Ma femme de chambre avait jugé à propos de s'approprier l'argent et de disparaître.

Ce monsieur voulait m'en rendre responsable.

J'abrége la scène. Il ne paraissait pas entendre raison, je fus forcée... de le mettre à la porte.

Félix, qui rentrait dans ce moment, voit

sur le palier un homme qui paraissait fort en colère, et qui, passant près de lui, le heurta violemment.

— Vous pourriez, monsieur, lui dit-il, prendre garde à ce que vous faites.

— Et vous aussi, monsieur.

— Vous avez failli me renverser.

— Si cela ne vous convient pas, j'en suis fâché.

— Quand on fait une maladresse involontaire, on fait ses excuses.

— J'en reçois quelquefois, je n'en fais jamais.

— Et moi, monsieur, je châtie ceux qui m'insultent.

—Vous avez de l'humeur, monsieur, et moi aussi. Je cherchais quelqu'un pour passer la mienne ; si vous voulez, ce sera vous.

— Une provocation ?

— Oui, j'ai envie de me battre ; autant avec vous qu'avec un autre.

— Mais, je ne vous connais pas.

— Voici ma carte.

Et, sans attendre de réponse, ce monsieur partit comme un éclair.

J'avais entendu ce dialogue. Je rouvrais ma porte pour donner une explication, mais cet homme était déjà bien loin.

— Félix ! m'écriai-je, est-ce que vous irez ?

— Je ne puis pas faire autrement.

— Se peut-il? Quoi! pour un mot! Et je serais la cause d'un duel!

— Que voulez-vous? je ne puis pas passer pour un lâche!

— Mais je ne le souffrirai pas! Apprenez de quoi il est question. C'est un malentendu.

Je lui racontai ce qui venait de se passer. Loin de le calmer, je vis que je l'irritais.

— Comment! dit-il, un insolent se présentera chez vous, il vous insultera, et vous voulez que je souffre cela de sang-froid? Non! ce monsieur recevra une leçon.

Je dis à Félix tout ce que je pus imaginer, il ne voulut rien entendre.

— Ce monsieur, dit-il, m'a laissé son adresse ; j'enverrai dès demain, chez lui, un de mes amis, régler les conditions de la rencontre.

Je rentrai chez moi, désolée de cette aventure. Un des amis de Félix arrivait, il le mit au fait, et le pria d'arranger les choses comme il convenait.

Cet ami était un de nos auteurs ; il demanda à voir la carte de ce monsieur, il lut le nom et l'adresse : Édouard P....., hôtel du *Gaillard-Bois*, rue de l'Échelle.

— Oh ! dit-il, notre adversaire loge en hôtel garni ; c'est donc un voyageur ! N'importe ! j'irai demain, de bonne heure, et je saurai si

c'est un homme avec qui l'on puisse se mesurer sans se compromettre.

Je passai la nuit dans la plus vive inquiétude.

Félix n'avait rien perdu du sang-froid qu'il conservait toujours. Je n'ai jamais connu de caractère plus calme et plus flegmatique.

Le lendemain, de bonne heure, il entra chez moi, et me dit :

— Ma chère Flore, soyez tranquille; j'ai la main assez sûre, et je ne suis maladroit ni à l'épée, ni au pistolet.

Dans le même instant, son ami arriva, il avait la figure toute bouleversée.

— En voilà bien d'une autre ! dit-il.

— Qu'est-ce donc ?

— Je suis allé à l'hôtel du *Gaillard-Bois*, j'ai demandé M. Édouard P.....

— Eh bien ?

— Il a pris, hier au soir, la diligence de Lyon, et il doit être, ce matin, à vingt-cinq lieues de Paris.

Je respirai.

— Crois-tu, dit Félix à son ami, que je doive faire le voyage de Lyon ?

— Je ne le pense pas.

—Ni moi non plus, dit Félix.

Nous déjeûnâmes plus gaîment que je ne l'avais espéré.

Comme nous étions à table, on annonça une visite ; c'était encore un inconnu. J'hésitais si je devais le recevoir. Félix dit qu'on le fît entrer : mais j'exigeai que ces messieurs restassent.

Nous vîmes entrer un homme d'assez bonne façon, quoiqu'un peu commun ; il salua très poliment et me demanda s'il pouvait me parler devant ces messieurs.

— En toute assurance, lui dis-je : ces messieurs sont mes amis.

— Madame, me dit cet homme, je viens vous prier de m'honorer de votre confiance.

— Pour quel objet, monsieur?

— Il ne m'appartient pas de faire mon

éloge, mais je puis assurer madame qu'elle ne peut pas se placer *en meilleures mains*.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— J'ai déjà une fort belle clientèle, et je serais flatté que madame voulût bien l'augmenter.

— Mais, monsieur, qui êtes-vous donc?

— Madame, j'ai fait mes preuves sous les meilleurs chefs, avant d'entreprendre par moi-même, et je suis capable de diriger maintenant; aussi puis-je répondre de ma manière d'exécuter. J'ai des antécédens honorables, et, depuis plusieurs années, je ris pour M. Désaugiers et je pleure pour M. Bouilly.

— Vous riez, vous pleurez?

— Oui, madame, c'est la perfection du genre. Autrefois on se bornait à claquer : mais maintenant on fait mieux, et c'est moi qui ai inventé *les rieurs*. Comme madame joue le genre comique, je lui promets une brigade dont je dispose ; je ne lui demanderai qu'un certain nombre de billets, et j'y joindrai pour son service ceux que je reçois de ses camarades : par ce moyen, les quatre places qu'elle me donnera par jour feront pour elle l'effet d'une douzaine.

Je trouvai la proposition assez singulière. J'avouerai franchement que je n'avais pas encore employé ce moyen. Je me fiais au suffrage du public, et je m'en contentais. Je le trouvais assez flatteur. Je le dis à cet homme, qui me répondit :

—Madame n'est en première ligne que depuis peu de temps, et c'est sans doute parce qu'elle n'a pas su *se faire mousser*. Mais madame mérite maintenant que l'on *fasse ses entrées*.

Nous avons eu le malheur, ajouta-t-il, de perdre dernièrement notre chef, un homme bien habile et bien recommandable, qui a gagné à son métier de quoi acheter trois maisons sur le pavé de Paris. Vous avez dû connaître M. Sauton, il était autrefois bijoutier dans le faubourg du Temple. C'est lui qui a perfectionné l'usage de la claque. Je suis son élève, et j'aspire à l'honneur de le remplacer.

Je congédiai cet homme, en lui disant que je réfléchirais sur sa proposition.

Quand il fut parti, l'ami de Félix nous dit :

— Je me suis trouvé par hasard à l'enterrement de ce M. Sauton, et il y est arrivé une assez drôle d'aventure.

Sauton était franc-maçon, et dans les hautes dignités de sa loge.

Quand son convoi est entré au cimetière, on a déposé sur son cercueil tous ses insignes et toutes ses décorations : un grand cordon rouge, des croix et des étoiles en diamans ou en verre de couleur ; cela brillait beaucoup.

En même temps que son convoi, arrivait celui d'un pair de France.

Chacun suivait son défunt. La suite de Sauton était beaucoup plus nombreuse que celle

du pair de France. Tous les claqueurs de Paris étaient là, avec un nombre très considérable des frères de la loge maçonnique.

Un personnage fort connu, qui devait se trouver au convoi du pair de France, avec la mission de prononcer sur sa tombe un discours, arriva un peu tard, et, trompé par le luxe de décorations du cercueil de Sauton, il le suivit au lieu de l'autre ; et, arrivé au bord de la fosse, il fit signe qu'il voulait parler : on fit cercle autour de lui.

Son discours faisait l'éloge des vertus publiques et privées du défunt, de ses grands talens politiques, et du *lustre* qu'ils avaient répandu sur sa vie. Il parlait du *théâtre* de sa gloire, des *applaudissemens* que son nom seul

avait provoqués. Les claqueurs étaient dans l'enchantement.

Les parens du pair de France ne voyant pas arriver l'orateur qu'ils avaient probablement soldé, un d'eux avisa notre homme sur la fosse de Sauton, s'approcha, et quelques paroles lui firent comprendre le quiproquo.

L'orateur terminait son panégyrique, en disant que la France inscrirait le nom du grand homme d'État dans les fastes de la reconnaissance, et que ses cendres auraient été déposées au Panthéon, si l'on n'avait pas donné à cet édifice une autre destination.

Qu'enfin le défunt garderait la réputation du plus illustre et du plus digne des pairs.

A ce mot de *pair*, trompés par la ressem-

blance du mot avec celui de *père*, les enfans de Sauton se mirent à fondre en larmes.

Le parent, prenant l'orateur par le bras, l'entraîna en lui disant : — Étourdi que vous êtes, vous avez prononcé cet éloge sur la tombe du chef des claqueurs des Variétés.

— Eh bien ! dit l'orateur, il a fait beaucoup d'effet, il va en faire beaucoup encore.

Je passai le reste de la journée avec Félix et son ami. Il ne fut plus question du duel.

Depuis quelque temps, ma position était extrêmement agréable. J'étais applaudie au théâtre, j'avais de bons appointemens, je vivais dans une société charmante, et je découvrais tous les jours de nouvelles qualités dans celui auquel j'avais lié mon sort.

Un an se passa sans qu'aucun accident vînt troubler le bonheur dont je jouissais.

Cependant je commençai à m'apercevoir que Félix était triste et rêveur.

Son humeur, jusque-là si douce, devenait inégale.

Quelle pouvait être la cause de ce changement ?

Je redoublai pour lui de soins et d'attentions. Ma conduite ne pouvait lui donner aucun ombrage.

Était-il jaloux, ou bien commençait-il à se lasser de notre liaison ?

Les hommes sont si singuliers, qu'une com-

pagne douce, bonne et sage les fixe quelquefois moins qu'une femme inconstante, légère, et qui emploie les artifices de la coquetterie.

J'eus envie de ranimer ainsi les sentimens de Félix qui avaient l'air de se refroidir ; mais cela n'était pas dans mon caractère.

Sa tristesse augmentait de jour en jour et commençait à m'inquiéter.

J'insistai tellement pour en connaître la cause, que j'obtins enfin de lui l'aveu du sujet de ses chagrins.

— Ma chère Flore, me dit-il, j'ai fait une grande imprudence. Ma fortune était assez belle pour que je dusse m'en contenter ; j'ai été ambitieux, j'ai voulu l'augmenter, et j'ai

eu le malheur de placer mes capitaux dans une grande spéculation.

J'ai appris dernièrement que l'homme en qui j'avais eu confiance était un de ces habiles intrigans comme on en voit malheureusement trop.

Il a fait une énorme banqueroute, et il vient de partir pour Bruxelles. Je suis ruiné!

Je ne dirai point que cette nouvelle ne me fut pas sensible, cependant elle m'affligea moins que si Félix m'eût appris qu'il avait cessé de m'aimer.

Je lui étais attachée autant qu'on peut l'être à quelqu'un qui passe sa vie à s'occuper de notre bonheur. Non seulement j'étais recon-

naissante de tout ce qu'il avait fait pour moi, mais ses bonnes et aimables qualités m'avaient fait trouver en lui un ami, chose si rare dans toutes les positions de la vie.

— Vous êtes ruiné, lui dis-je, ruiné tout à fait ?

— Ce qui me reste ne serait pas suffisant pour tenir dans le monde le rang auquel je suis habitué.

— Et croiriez-vous, lui dis-je, que votre malheur puisse influer sur mes sentimens ?

Me regarderiez-vous comme une de ces femmes qui s'attachent par un vil intérêt ? J'ai partagé votre bonheur, je partagerai votre infortune. Vous trouverez auprès de moi des

consolations, et je vous prouverai que je vous aimais pour vous-même.

— Je n'en doutais pas, me dit Félix.

— Mes appointemens, avec ce qui vous reste, nous serons suffisans pour mener une existence tranquille.

Vous connaîtrez vos véritables amis.

Souvenez-vous, ajoutai-je en riant, de ce que dit Cadet-Roussel beau-père, avec beaucoup de philosophie. Vous m'avez vu jouer le rôle de Manette, dans cette pièce. Je la sais par cœur ! Brunet était superbe quand il disait à Beuglant :

« Les amis sont comme les fiacres, on les » trouve tant qu'il fait beau et qu'on n'en a pas

» besoin. Qu'il vienne une averse, ils font les
» insolens et vous disent des sottises ! »

— Comment ! me dit Félix, vous voudriez que je me misse à votre charge, que je me déshonorasse en acceptant...

— J'ai bien accepté de vous, moi ; ce ne sera qu'une restitution. Entre amis véritables, on ne doit pas compter. Et d'ailleurs, qui le saura ? Croyez-vous que je serais capable d'aller me vanter d'une chose qui ne doit satisfaire que mon cœur, et qui vous le fera connaître tout entier ?

— Bonne Flore, je ne m'étais pas trompé, en vous jugeant aussi franche que désintéressée. Ne parlons plus de cela. Je vais m'occuper des démarches nécessaires pour essayer

de faire poursuivre le misérable qui non seulement enlève mon bien, mais celui de beaucoup d'autres.

C'était un homme qui avait une haute réputation : sévère dans ses mœurs, affichant la vertu. Ceux-là sont bien plus dangereux que les autres ; on se laisse prendre à leurs dehors hypocrites.

Il y a des tartufes de finance, comme il y a des tartufes de politique et de religion.

Quelque temps se passa, les démarches furent infructueuses. Le banqueroutier avait habilement dénaturé ses valeurs en faisant des acquisitions sous des noms d'emprunt. Les créanciers en furent pour leurs frais de poursuites : il fallut se résigner.

Nous décidâmes que nous quitterions nos appartemens élégans, qu'au lieu d'en avoir deux nous n'en aurions qu'un, que nous nous contenterions d'une seule domestique.

— Il y a, dis-je à Félix, des gens plus malheureux que nous. Nous aurons plus que le nécessaire. Il faut toujours regarder au dessous de soi.

Vous verrez comme je serai bonne ménagère, comme je mettrai de l'ordre dans notre maison, comme notre petit intérieur sera heureux. En vérité, je suis presque contente de ne plus vivre dans ce tourbillon de fêtes et de plaisirs que vous me prodiguiez.

Nous étions entourés d'indifférens, nous vivions pour les autres qui ne nous en savaient

pas de gré ; nous vivrons pour nous, et nos sacrifices mutuels ne nous coûteront pas, en songeant que chacun de nous les fait à ce qu'il aime.

Félix approuva tout ce que je disais, applaudit à ma résignation, et m'assura qu'il la partageait.

A dater de ce jour, il parut plus tranquille, le sourire revint sur ses lèvres ; je le crus heureux, je fus heureuse.

Le jour de sa fête approchait ; je voulus lui faire une petite surprise. J'invitai à déjeûner quelques bons amis, il y en avait peu ; c'étaient ceux qui lui étaient restés fidèles.

Les invités arrivèrent de bonne heure. Sur

une table garnie de bouquets, un repas modeste était préparé. Félix n'était pas sorti de son appartement, j'avais fait tous les apprêts dans le mien, et j'y avais présidé moi-même.

L'heure à laquelle nous déjeûnions ordinairement étant sonnée, je me chargeai d'aller chercher Félix, et de l'amener sans le prévenir de la surprise qui l'attendait.

J'entre chez lui, je vais à la porte de sa chambre, elle était fermée ; je frappe, j'appelle : point de réponse.

Je descends, et je demande au portier si on l'a vu sortir ; on m'assure que non.

Je remonte, je frappe de nouveau, Félix ne répond pas ; je commence à prendre de l'in-

quiétude, et je vais dire à mes convives ce qui se passe.

Il est peut-être malade, il peut avoir perdu connaissance ; il faut entrer de force : on enfonce la porte, qui cède facilement.

Une horrible odeur s'échappe par la porte que nous venions d'ouvrir ; tout le monde recule ; seule je me précipite dans la chambre, je cours au lit de Félix.

Un énorme brasier fumait encore ; Félix ne respirait plus !

Il s'était asphyxié.

Je tombai de mon haut sur le plancher.

Je passe tous les tristes détails qui suivirent

ce malheureux événement, je n'en dirai qu'un seul.

Sur le bureau de Félix était un papier avec ces mots tracés de sa main :

« Vivre aux dépens d'une femme, cela est impossible. »

CHAPITRE IV.

Le *Soldat laboureur.* — Les *Cochers.* — Jenny Vertpré entre au Gymnase. — Flore sur le pavé. — Désaugiers directeur du Vaudeville. — J'y débute. — Encore Émile Cottenet. — MM. de Guerchy et Bernard Léon — Un précipice. — L'Odéon. — Le Jardin des Plantes. — Les hommes et les bêtes.

Je m'empressai de quitter une maison où j'aurais vécu au milieu de pénibles souvenirs.

Je fus long-temps à me consoler de la perte d'un homme qui me faisait apprécier sa délicatesse d'une manière bien cruelle.

Quelle différence entre Félix et ce malheureux Alexandre ! Celui-ci aurait bassement vécu aux dépens d'une femme, et l'autre mourait noblement parce qu'il ne pouvait plus faire avec elle un généreux usage de sa fortune.

J'étais donc destinée à mal choisir l'objet de mon attachement, ou à le perdre quand j'avais eu le bonheur de faire un bon choix.

Mais il faut dans le monde de la philosophie. Il n'est point d'éternelles douleurs, et quoiqu'on dise qu'une belle affligée en est plus belle de moitié, et que les larmes l'embellissent encore, je m'aperçus, au contraire, que je m'abîmais les yeux.

On peut regretter sincèrement quelqu'un

sans aller s'enterrer avec lui ; c'est la réflexion que je fis en voyant jouer, au théâtre du Vaudeville, *la Matrone d'Éphèse*, de Radet, que l'on me dit être imitée d'une histoire véritable arrivée il y a deux mille ans, et racontée par un sieur Pétrone, d'après lequel La Fontaine en avait fait une charmante fable.

Comme je n'étais pas encore bas-bleu, je ne savais pas ces détails ; mais j'en conclus que, puisque les femmes se consolaient, il y a si long-temps, de la perte de ceux qu'elles avaient aimés, je pouvais suivre leur exemple.

J'eus, d'ailleurs, beaucoup d'occupation au théâtre ; j'y créai plusieurs rôles nouveaux, et il fallait garder ma mémoire pour les ap-

prendre, et retrouver ma bonne humeur pour y être gaie.

C'est là ce qui rend difficile le métier de comédien, comme j'en ai déjà fait l'observation dans l'introduction de ces Mémoires, et comme l'exprime ce couplet que chantait madame Bras, dans une pièce intitulée *la Petite Revue*, en parlant du métier de comédien :

Se contrefaire à chaque instant;
Et prendre un nouveau caractère;
Paraître gai, vif et content,
Lorsque l'on est tout le contraire;
Quand on a tout à désirer,
Faire ses efforts pour séduire,
Et souvent, tout prêt à pleurer,
Des autres exciter le rire!

J'avais besoin de mon état, je l'aimais : je m'y livrai entièrement.

Ce fut à cette époque que je créai le rôle de

Nanette dans une pièce dont la vogue ne permet pas que je l'oublie, dans *le Soldat Laboureur*, où Lepeintre eut un si grand succès, et où Arnal commençait à se faire remarquer. J'avais à lutter de comique, dans cette pièce, avec Brunet et Odry, avec la bonne Barroyer ; il fallait prendre garde à moi, d'autant que j'y disais : « Je ne crois pas avoir une figure à inspirer la tristesse. »

Arnal me répondait : « Cette mine réjouie, ces yeux vifs, cette bouche riante, ces... »

J'étais obligée d'être gaie dans madame Paleron, la belle bouchère du *Petit Bossu du Gros-Caillou*, où Vernet était le plus bouffon de tous les bossus passés et à venir.

Et dans les *Cochers*, cette excellente farce

de mes bons amis Dumersan, Brazier et Gabriel ; j'y faisais pouffer de rire dans le rôle de la grosse Chonchette, où Arnal me donnait encore la réplique. Arnal était lancé, on voyait tout ce qu'il deviendrait.

J'eus autant de succès en chantant la chanson des *Cochers*, que j'en avais eu en chantant celle des *Cuisinières*. Et de plus, je dansais !... comme on n'a jamais dansé.

Je vous ai dit que la seule leçon de danse que j'aie jamais prise, est celle que Vestris ne m'avait pas donnée.

Que le théâtre des Variétés était heureux dans ce temps-là ! La troupe était excellente ! On faisait tous les jours trois mille francs de recette.

Pendant qu'on jouait les *Cochers*, je me rappelle que mes trois auteurs étaient allés au Havre, faire un petit voyage d'agrément, manger des huîtres, et chercher pour moi un nouveau rôle.

Brunet leur écrivit : « Mes chers amis, revenez bien vite, et apportez-moi la pièce que vous m'avez promise, car nous ne faisons plus que *deux mille francs* de recette, et je vais être obligé de mettre une nouveauté sur notre affiche. »

Je fis bientôt après un tour de force.

Jenny Vertpré répétait un rôle charmant, dans un vaudeville intitulé la *Chambre de Suzon.*

La veille de la représentation, Jenny quitta

tout d'un coup le rôle et le théâtre pour s'en aller au Gymnase, où M. Scribe avait besoin d'elle, et où M. Delestre-Poirson l'avait engagée mystérieusement.

Il s'agissait de parer ce coup inattendu. Je ne demandai que vingt-quatre heures, je passai la nuit, et je jouai le rôle.

Tout le monde m'en sut bon gré, excepté mes bonnes amies, qui commençaient à devenir jalouses de mes succès.

Je fais cette remarque, parce qu'elle va bientôt avoir son application.

J'eus le malheur de réussir complétement dans le rôle d'une jeune veuve coquette de la pièce des *Paysans*.

Une petite actrice, dont je tairai le nom,

qui tenait aux grandes coquettes, en eut assez d'humeur pour la témoigner hautement, et assez d'influence pour s'en venger secrètement, c'est du moins ce que l'on m'a assuré; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'au milieu de mes succès, je fus arrêtée tout à coup par la chose la plus imprévue.

Mon engagement ne fut pas renouvelé.

J'en demandai la raison.

On me répondit qu'on n'en avait pas... à me donner.

Et voilà Flore sur le pavé, comme une domestique à qui on donne huit jours pour chercher une place, car nous étions au mois de mars, et les engagemens de théâtre se font au mois d'avril.

Hélas ! mes chers lecteurs, c'est au théâtre comme dans le monde : le bonheur fait des envieux, et les succès font des ennemis. Voulez-vous être heureux et tranquille? soyez médiocre.

Heureusement que je n'eus pas besoin d'aller au bureau de placement.

Dès que le bon Désaugiers, qui était alors directeur du Vaudeville, sut que cette Flore, qu'il avait vue enfant, qu'il avait vue grandir, et qui avait joué dans ses pièces aux Variétés, était exilée de sa patrie, il lui offrit un asile.

Il ne la prit pas à l'essai : elle fut engagée comme une actrice qui a fait ses preuves.

Il ne voulut pas me faire voir à son théâtre dans une pièce de l'ancien répertoire ; il s'a-

dressa aux auteurs qui m'avaient fait mes bons rôles, et demanda une pièce à Dumersan, Gabriel et Brazier ; ils me donnèrent l'*Auvergnate ou la Principale locataire.* C'était la pièce qu'ils avaient faite pour moi au Havre.

Je fus reçue du public, au théâtre du Vaudeville, comme une connaissance qu'on aime à rencontrer partout.

Mon rôle avait un mélange de sentiment et de gaîté : je fis rire et pleurer.

Pleurer au Vaudeville ! C'était encore assez rare dans ce temps-là ; mais on pleurait d'un œil et on riait de l'autre.

Permettez-moi de vous citer le couplet du

vaudeville final, par lequel je réclamais du public cette bienveillance dont il m'a donné tant de fois des preuves :

J'ai du zèle, j'aime à travailler.
Je mène la besogne ferme.
Je suis nouvel' dans le quartier,
Je veux y rester plus d'un terme.
Je suis ronde et de bonne foi.
Le changement ne me plaît guères.
Messieurs, passez bail avec moi...
Je vous prends tous pour locataires.

En effet, la maison fut assez bien meublée pendant long-temps.

Ce fut avec un grand plaisir que je retrouvai un ancien camarade, qui avait fait avec moi ses premières caravanes.

Émile Cottenet, l'un des pensionnaires de la troupe nomade de Volange, qui avait partagé mes succès dans la grange de Pontoise,

devant les Cosaques d'Épernay, et mes infortunes au bivouac de Juvisy, débutait aussi au théâtre du Vaudeville.

« L'homme est un voyageur sur la terre.

» Il est doux, quand on a été séparés dans le désert de la vie, de rencontrer son compagnon de voyage. »

Je ne sais dans quel ouvrage romantique j'ai lu cette pensée : je crois que c'est dans l'*Itinéraire à Jérusalem*, de M. de Châteaubriand.

Je rencontrai encore un autre voyageur, c'était mon camarade Lepeintre, que Bosquier-Gavaudan avait, disait-on, fait exiler des Variétés, et qui s'était réfugié auprès de

Désaugiers, dont il avait joué les premières pièces au théâtre des Jeunes Artistes.

Bientôt nous jouâmes ensemble dans le *Maître de forges*, dans *M. Botte*, où les deux frères Lepeintre montraient que le talent était un bien de famille.

Tout le monde connaît la rondeur de Lepeintre jeune; mais ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est qu'il est très spirituel, ce qui ne l'empêche pas de faire parfois des calembourgs.

Je n'en citerai qu'un.

Il disait, en parlant de lui et de son frère aîné :

— Comment peut-on dire : Lepeintre jeune

(*jeûne*), quand on voit Lepeintre aîné (*le pain traîner.*)

J'espère, disait-il, que celui-là est assez mauvais pour qu'on le trouve bon.

Mais Désaugiers quitta la direction du Vaudeville ; il eut pour successeur M. de Guerchy, lequel s'adjoignit bientôt Bernard Léon, qui, d'acteur, eut l'ambition de devenir directeur.

Tel brille au second rang...

J'ai déjà cité ce vers, et je pourrais le citer souvent, si je ne savais qu'il ne faut pas toujours dire la même chose, même quand elle est bonne.

Ces deux nouveaux directeurs ne jugèrent pas à propos de me garder à leur théâtre.

Demandez-moi pourquoi? ou plutôt demandez-le à eux-mêmes.

Je crois qu'ils seraient fort embarrassés de vous répondre aujourd'hui.

Pardon, mes chers lecteurs, si je ne vous ai raconté que des histoires de théâtre, comme un feuilleton du lundi; mais j'étais devenue une simple comédienne, ma vie ne se passait plus que dans les coulisses.

Si vous aimez le drame, le drame noir, le drame à la Shakspeare, Flore va vous en donner.

Devinez dans quel précipice elle est tombée, la malheureuse !

Cette joyeuse enfant des Variétés et du

Vaudeville, qui vous a parlé tout à l'heure du désert de la vie, imaginez dans quel désert elle va être transportée?

Vous pensez peut-être à ces déserts de l'Égypte et de l'Arabie, que traversent les pélerins pour aller à la Mecque?

Non, il y fait chaud.

Vous croyez peut-être qu'il s'agit des déserts de la Sibérie, où les czars exilent leurs favoris disgraciés dans des plaines de neige et de glaces?

Non, ce n'est pas si loin.

Le désert dont je vais vous parler est situé sous le... degré de longitude, et le... degré de latitude, non loin de la rue de Vaugirard et

du palais du Luxembourg. On le voit en plein, quand on est monté sur les tours de l'Observatoire.

Le directeur de ce désert, car ce désert avait un directeur, se nommait M. le chevalier Le Meteyer, et ce désert s'appelait...

L'Odéon !

C'est là que me conduisit mon mauvais ange, et il faut que je vous raconte comment j'allai m'y égarer et m'y perdre.

On dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices ; moi, je dis qu'elle est la mère de tous les malheurs.

Je n'avais plus de rôles à apprendre ; j'étais désœuvrée, je ne savais à qui m'adresser pour

conter mes peines et dissiper mon ennui. Félix n'était plus là pour s'ennuyer avec moi.

Rien n'est plus ennuyeux qu'un tête-à-tête avec soi-même, quand on n'a rien à se dire.

Nous envoyons promener les gens qui nous ennuient.

J'allai me promener.

Le hasard me conduisit du côté du Jardin-des-Plantes.

Je m'amusai d'abord à examiner les bêtes et ceux qui les regardaient. Parmi ceux-là, il y en avait beaucoup qui auraient pu se croire devant un miroir.

Quand on a du temps à perdre, on peut phi-

losopher. Je fis donc des réflexions philosophiques de la plus haute portée sur la ressemblance qu'il y a entre les hommes et les animaux.

Ces réflexions me parurent si sublimes, que c'est à dater de ce moment-là qu'il me vint en pensée de me faire auteur et d'utiliser mes loisirs à charmer plus ou moins ceux des personnes à qui peu importe ce qu'elles lisent, pourvu qu'elles lisent quelque chose.

Le titre du livre que je projetais me parut très heureux et très neuf; je voulais l'intituler :

LES HOMMES ET LES BÊTES.

J'allais y comparer le lion au guerrier, le

singe au dandy, le renard à l'homme d'affaires, le loup au financier vorace, le chat à l'homme politique, le perroquet à certains beaux esprits, la guenon à certaines beautés grimacières... Je rêvais d'avance le succès de mon livre.

Une voix m'appela par mon nom.

J'étais si absorbée dans mes pensées, que je crus d'abord que cette voix venait de l'une des cages.

Elle m'appela une seconde fois ; je me retournai du côté des ours, — et je me trouvai vis-à-vis du libraire Barba.

CHAPITRE V.

Les ours. — Un auteur de mélodrames. — Les Catacombes. — Le Caveau moderne en visite. — J'entre à l'Odéon. — Duparay. — La *Veuve du Malabar*. — Le prédicateur tout seul.

J'ai dit dans mon dernier chapitre qu'en me promenant au Jardin-des-Plantes, et me tournant du côté des ours, j'avais aperçu le libraire Barba.

M. Barba n'était pourtant pas un ours,

mais il en vendait. Le mot OURS a été appliqué aux pièces qui sont restées long-temps en portefeuille par le spirituel Théaulon qui, dit-on, en possédait toujours une assez grande quantité.

Théaulon avait une facilité si prodigieuse, qu'il écrivait plus d'ouvrages qu'il n'en pouvait faire jouer, malgré l'extrême consommation qui s'en fait journellement.

Il disait souvent à certain directeur qui lui demandait une pièce, ce que La Gingeole dit à Odry dans *l'Ours et le Pacha :* — Prenez mon ours !

M. Barba est le libraire qui a fait imprimer des pièces de théâtre de tous nos auteurs, et qui a édité avec succès les romans de Pigault-Lebrun.

C'est un excellent homme que M. Barba : il vint fort jeune à Paris pour être commis libraire, il fit des connaissances au théâtre de la Cité, et, un jour, il lui prit fantaisie de jouer dans les ouvrages qu'il imprimait et qu'il vendait.

Il paraît qu'il savait mieux les vendre que les jouer, aussi renonça-t-il bientôt à cette seconde manière de les exploiter, pour se borner à la première, et il fut pendant cinquante ans la providence de tous les auteurs.

En le rencontrant au Jardin-des-Plantes, je voulais lui communiquer mon projet d'ouvrage, et lui demander s'il consentait à l'imprimer, lorsque nous fûmes accostés par un homme de lettres bien connu : c'était Guilbert de Pixérécourt, le père du mélodrame

pur sang, et alors directeur du théâtre de la Gaîté.

— Parbleu ! dit Barba, avec la grosse plaisanterie qui lui était habituelle, j'étais venu pour les bêtes, et je suis enchanté de vous rencontrer.

— Comment ! lui dit Pixérécourt, avec sa brusquerie ordinaire, est-ce vous croyez que j'ai du crédit pour vous obtenir ici une place ?

— Bon, bon, reprit Barba, la preuve que je ne suis pas bête, c'est que j'ai fait imprimer vos mauvais mélodrames, qui m'ont rapporté plus d'argent que beaucoup de soi-disant bonnes pièces du Théâtre-Français.

— Eh bien ! dit Pixérécourt, vous allez encore m'en imprimer un.

— Quand le jouera-t-on? je l'achète d'avance.

— Il n'est pas encore fait, et c'est pour m'inspirer sur mon sujet que je viens dans ce quartier.

— Est-ce que c'est un mélodrame féroce? Est-ce que la scène se passerait à la ménagerie?

— Vous plaisantez.

— Dame! il n'y aurait rien d'étonnant : vous avez mis en scène le *Chien de Montargis*. Et comme il attirait la foule, Martainville disait que ce chien-là avait une belle queue!

— Nous n'en sommes plus là; le genre a fait des progrès et le goût du jour demande

une couleur plus rembrunie. J'ai donné cette année, pour étrennes à mon public, la *Tête de Mort*, à laquelle ont succédé le *Jour du Supplice* et la *Peste de Marseille*. J'ai couronné l'œuvre par le *Bourreau d'Amsterdam*. Mais, comme il faut aller de plus fort en plus fort, ainsi que le disait mon prédécesseur Nicolet, je cherche pour la Gaîté quelque chose de bien noir, et j'ai pensé aux *Catacombes*. Je vais visiter cet établissement pour me pénétrer de la couleur locale, et c'est ce qui m'amène dans le quartier. Si vous voulez être du voyage, venez avec moi.

Barba n'avait pas le temps, il allait dîner avec Pigault-Lebrun, qui lui avait promis un nouveau roman.

Je témoignai à Pixérécourt que je serais cu-

rieuse de voir les Catacombes ; il consentit à m'y conduire, m'offrit son bras, et nous partîmes pour aller nous promener dans les entrailles de la terre.

— Bien du plaisir ! nous dit Barba en nous quittant.

Je ne vous donnerai pas, mes chers lecteurs, une description complète des Catacombes. Il y a peu de Parisiens qui n'aient fait la partie d'aller visiter ce lugubre séjour.

Car les Parisiens font de tout une partie de plaisir, surtout dans une certaine classe; et on dit : Irons-nous à Romainville, aux Champs-Élysées, ou au cimetière du Père-Lachaise?

Ce que je voudrais vous faire partager, ce

sont les impressions que produisit sur moi ma promenade souterraine.

Nous y arrivâmes par la barrière d'Enfer : il y avait là un singulier rapprochement.

Un conducteur prit un gros flambeau et marcha devant nous.

Nous descendîmes quatre-vingt-dix marches, à peu près la hauteur d'un quatrième étage, et nous nous trouvâmes dans une galerie que le conducteur nous dit avoir soixante pieds de long.

Je commençai à trouver cela effrayant. Nous arrivâmes à un vestibule où nous vîmes la porte des Catacombes, sur laquelle était écrit : « C'est ici l'empire de la mort. »

Je voulais m'en retourner. Pixérécourt me dit : « Allons donc, Flore, soyez courageuse ! » Je m'appuyai sur son bras et je marchai.

Alors je vis des galeries sans nombre, avec des inscriptions et des numéros, comme il y en a dans les rues de Paris.

Les ossemens y étaient arrangés avec symétrie.

— Ici, on en a fait, nous dit notre conducteur, de très jolis compartimens. Voici des pilastres, des chapitaux, dont les moulures se composent de *tibias;* voici un autel et deux obélisques très agréables, en têtes de diverses dimensions. Nous avons aussi des *cabinets particuliers*, qui ont chacun leur mérite. Voulez-vous examiner le *sarcophage* du *lacry-*

matoire, que l'on appelle le *Tombeau de Gilbert?*

— Quoi ! m'écriai-je, Gilbert, notre ancien chef d'orchestre est là?

— Non, ma chère, reprit Pixérécourt. Vous ne connaissez donc pas le malheureux poète Gilbert, qui avait tant de talent, et qui est mort à l'hôpital? Tenez, voici précisément les derniers vers qu'il a composés, inscrits sur ce sarcophage.

Je lus :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

— Il s'est trompé, dis-je en essuyant mes yeux.

Vous allez voir quelque chose de plus joli, nous dit le conducteur. C'est la *fontaine de la Samaritaine*. Voyez ce bassin, comme l'eau en est claire ! et remarquez ces quatre poissons rouges qui s'y promènent.

— Mon Dieu ! dis-je, comme ils doivent s'ennuyer là !

— Du tout, reprit le conducteur, ils y sont très à leur aise. Ce sont des dorades chinoises ; elles y vivent, elles y prospèrent, seulement elles ne s'y reproduisent pas.

— Eh bien ! dis-je, vous voyez qu'elles n'y ont pas de plaisir.

Nous vîmes encore beaucoup d'autres endroits dont la nomenclature m'échappe, car mon cœur se serrait, je respirais avec peine.

et mes yeux se couvraient d'un nuage. Je demandai à m'en aller.

— Oh ! dit le conducteur, nous ne pouvons pas retourner en arrière ; nous n'avons guère fait qu'une demi-lieue, et nous avons encore du chemin à parcourir pour sortir du côté opposé. Il faut descendre pour cela dans les Catacombes basses.

Nous descendîmes en effet un autre escalier, sous lequel nous vîmes un aqueduc qui conduisait les eaux dans le puits de la *Tombe d'Issoire*.

Là, nous vîmes un énorme pilier qui soutenait un ciel de carrière lézardé en plusieurs endroits.

— Vous voyez, dit le conducteur que l'on

prend des précautions. On craignait ici un éboulement, comme celui qui est arrivé il y a quelques années.

— Passons donc bien vite, m'écriai-je.

— Voulez-vous auparavant lire ces inscriptions ? elles sont fort curieuses.

— Non, non, répondis-je, j'ai peur que ces voûtes ne s'écroulent sur ma tête.

Pixérécourt examinait tout et prenait des notes sur son calepin.

— Bon, cette immense galerie fera un bel effet au second acte de mon mélodrame. Je veux un écroulement au troisième acte, et tous mes personnages tomberont dans les Catacombes.

Idée sublime !

Après une assez longue promenade, nous arrivâmes à un escalier au haut duquel nous revîmes le jour.

Il me sembla que je renaissais.

— Où sommes-nous? demandai-je.

— Sur le bord du chemin qui conduit au hameau de Mont-Souris, près du Petit-Montrouge.

— Maintenant, monsieur et madame, nous dit le conducteur, je vais, selon l'usage, vous présenter le registre où chacun est invité à exprimer les sensations qu'il a éprouvées en parcourant les Catacombes.

En 1813, j'ai eu le plaisir de conduire une

députation du Caveau moderne ; ces messieurs ont écrit de bien jolies choses.

Pixérécourt chercha les pages, et vit les noms de Béranger, Cadet-Gassicourt, Antignac, Théaulon, Coupart, Jacquelin, Mellinet, Capelle et Piis.

Il copia plusieurs des pensées que ces épicuriens avaient écrites ; elles étaient toutes de styles différens ; j'en citerai deux qui contrastaient singulièrement.

Voici d'abord un couplet de Béranger :

AIR : *Le Magistrat irréprochable.*

Du champ que ton pouvoir féconde,
Vois la Mort trancher les épis,
Amour, réparateur du monde,
Réveille les cœurs assoupis.
A l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer,
Et si la Mort toujours moissonne,
Ne te lasse point de semer.

Le couplet d'Antignac était d'un tout autre genre.

AIR : *Le saint craignant de pécher.*

Vous qui fuyez à grands pas
Le champ de bataille,
Ici vous ne craindrez pas
Boulets et mitraille.
Couverts par ce dôme épais,
Amis, on repose en paix,
Dans les ca, ca, ca,
Dans les ta, ta, ta,
Dans les ca, dans les ta,
Dans les Catacombes,
A l'abri des bombes.

Il n'y a donc pas de sujet, quelque triste qu'il soit, qui puisse échapper à la gaîté française!

Pixérécourt trouva encore des vers qui n'étaient signés que d'une lettre initiale, c'était un P, ce qui nous fit penser que ce pouvait être Piis, qui n'avait pas osé mettre son nom, à cause du calembourg final ; car

Piis, d'un esprit fin et délicat, sacrifiait peu à ce genre de mauvais goût.

Cependant il y a dans ces vers de l'originalité.

Qu'on se moque de moi, que partout on me glose,
Je me rends, et je crois à la métempsycose.
Oui, le fait est certain, après l'instant fatal,
Chacun de vous devient arbre, plante, animal.
Ici, j'ai reconnu la sœur de mon grand-père,
Mon oncle, mon cousin, ma nourrice et mon père.
Mais, grand Dieu ! qu'ils étaient changés!
Ils étaient tous en *os rangés* (orangers).

Le conducteur nous invita à écrire aussi quelque chose sur le registre.

Pixérécourt écrivit :

« La vie est un mélodrame dont la mort est le dénouement. »

Je pris la plume à mon tour, et je traçai cette phrase :

« On dit que le monde est un théâtre, c'est bien celui des Variétés, mais pas toujours des Variétés amusantes ! »

Lorsqu'on a quitté cette sombre demeure des morts, et que l'on se retrouve dans celle des vivans, on revoit le jour avec joie.

Cependant il faut convenir qu'on éprouve dans ce lieu extraordinaire des émotions tout à fait inconnues, et qu'il est impossible de le parcourir sans faire des réflexions sur le néant des choses humaines et sur l'égalité qui rassemble après la mort les restes de tant d'êtres qui se sont si diversement agités pendant la vie.

En sortant des Catacombes, le fis connaître à Pixérécourt ma position, et je lui demandai

s'il ne pourrait pas me donner un engagement pour son théâtre.

— Malheureusement pour vous, me dit-il, ma troupe est au complet. Chez nous le vaudeville n'est qu'accessoire, et madame Adolphe, qui en est le premier sujet, ne verrait pas avec plaisir arriver une rivale.

Mais je pense que l'Odéon peut vous ouvrir ses portes.

Ce théâtre a renoncé à l'opéra, ou l'opéra renonce à lui.

On ne trouve pas tous les jours un succès de vogue, comme celui de *Robin des bois*.

Le directeur, M. le Métheyer, forme en ce moment une troupe de vaudeville, pour varier

son répertoire de tragédie et de comédie; je crois qu'il sera fort heureux de vous posséder.

Pixérécourt me conduisit chez M. le Métheyer, qu'il connaissait beaucoup. Le nouveau directeur de l'Odéon parut enchanté.

Je fus engagée ; je retournai chez moi, et le directeur de la Gaîté s'en alla faire son mélodrame. Je ne crois pourtant pas qu'il l'ait fait jouer. J'ai vu depuis une pièce intitulée les *Catacombes*, et il me semble que les noms qu'on voyait sur l'affiche étaient ceux de Boirie et Daubigny.

Me voilà donc, en 1828, actrice au théâtre royal de l'Odéon.

Je crus un moment que je m'étais élevée.

D'un théâtre secondaire passer à un théâtre royal, quel honneur!

Mais l'honneur sans argent n'est qu'une maladie!

Comme le dit très bien Petit-Jean dans les *Plaideurs*.

Je ne pouvais pas faire tous les jours le trajet du faubourg Montmartre au faubourg Saint-Germain.

Les omnibus apparaissaient à peine, et il n'y en avait pas encore, comme aujourd'hui, des torrens qui vous entraînaient d'un bout de la ville à l'autre.

Je pris un petit logement rue Monsieur-le-Prince, 26, dans le quartier de l'Odéon.

On comptait dans la troupe de M. le Métheyer des artistes de beaucoup de talent, je citerai les principaux :

Bocage, Provost, Duparay, Lockroy, Beauvalet, mesdames Charton et Anaïs, qui ont tous, depuis, passé au Théâtre-Français.

Mais les pièces nouvelles n'avaient pas été heureuses, excepté celle des *Éphémères*, de Picard. L'argent manquait déjà à la caisse.

Un beau jour de juillet, les acteurs avaient refusé de jouer, sous le prétexte frivole que leurs appointemens n'étaient pas payés.

L'affiche du premier du mois, que l'on place ordinairement au foyer des artistes, ressemblait à celle de ce directeur de province, qui mettait sur la sienne : « On prévient les artistes que la caisse sera ouverte » demain, depuis une heure trois quarts jusqu'à deux heures moins un quart. »

Le directeur recruta des amateurs et des élèves dramatiques qui vinrent jouer *Mahomet* et l'*Ecole des Femmes*. Ces pauvres amateurs estropièrent cruellement Molière et Voltaire. Le public prétendit qu'on le mystifiait : la représentation fut orageuse. Le lendemain, le théâtre fut fermé par ordre de M. le préfet de police.

C'était sous ces tristes antécédens que j'étais entrée à l'Odéon ; je n'eus l'occasion de m'y montrer que dans une seule pièce, et encore cette pièce était un intermède.

C'était une espèce de vaudeville, intitulée le *Concert à la campagne*, par M. Saint-Georges et M. Léon Halévy, qui était secrétaire-général du théâtre. La pièce avait pour but de faire savoir au public qu'on ne jouerait plus

d'opéra à l'Odéon, et que le vaudeville s'y installerait; je jouais un rôle de jardinière; je fus bien reçue du peu de public qui se trouvait dans la salle; il n'en vint pas beaucoup plus les jours suivans.

On fondait de grandes espérances sur un drame de M. Ancelot : *Marie de Brabant*. La pièce réussit, car il n'y eut personne pour la faire tomber. L'auteur assurait cependant qu'elle attirait la foule. — Oui, aux autres théâtres, dit un jour le malin bonhomme Duparay.

Ce vieux comédien avait toujours quelque histoire à conter.

A propos de la pièce nouvelle et de son auteur, il nous parla de Lemierre, qui croyait

toujours que ses ouvrages faisaient fureur.

Lemierre venait de donner la *Veuve du Malabar ;* il rencontre un de ses amis, et lui dit : — Avez-vous vu ma pièce ? — Non, répond l'autre. — Je veux que vous la voyiez. Je vais vous faire entrer. Je ne sais si je pourrai vous trouver une place, car nous avons la foule ; mais, n'importe, je veux vous faire placer.

Il entraîne son ami, le conduit à l'orchestre, et dit à l'ouvreuse : — Laissez entrer monsieur, c'est mon ami, il me faut absolument une place pour lui.

Il y en avait cinquante de vides, et les loges étaient également fort dégarnies.

— Mais il n'y a personne ! dit l'ami à Lemierre.

— Vous vous trompez, répond l'auteur, la salle est pleine ; je ne sais pas où ils se fourrent !

Un autre jour on jouait une pièce nouvelle, et les spectateurs, que cette pièce amusait peu, s'en allaient l'un après l'autre.

L'auteur tenait bon ; il était dans la salle, et on voyait le moment où il y resterait seul.

Duparay nous dit : — Savez-vous l'histoire d'un certain prédicateur ?...

Tout le monde dit : — Non. — Car on aimait à l'entendre raconter ses histoires.

— Ce prédicateur faisait des sermons d'autant plus ennuyeux qu'ils étaient fort longs. Un jour qu'il prêchait et qu'il n'en finissait

pas, tout l'auditoire désertait, et, comme il avait la vue basse, il ne s'en apercevait pas.

Le bedeau, qui avait envie de s'en aller aussi, monte à la chaire et lui dit : — Monsieur l'abbé, je vais me coucher ; voici les clés de l'église ; quand vous aurez fini, vous voudrez bien fermer les portes.

On ferma celles de l'Odéon six mois après mon entrée.

Ce ne fut que six mois après qu'elles furent rouvertes, sous la direction de M. Harel.

La dernière pièce que l'on avait jouée était intitulée : le *Mariage et l'Enterrement*.

Ce titre avait porté malheur au théâtre ; du coup, il fut enterré.

Voilà encore la pauvre Flore désappointée.

Je repensai à l'éboulement dont on m'avait conté l'histoire, et je regrettai que ce ne fût pas l'Odéon qui fût descendu dans les Catacombes le jour où j'avais eu la malheureuse pensée d'aller m'ensevelir à ce théâtre royal !

CHAPITRE VI.

Une femme noyée. — Un enterrement. — On me croit morte. — Correspondance curieuse. — Je rentre aux Variétés. — Un bon voisin. — Un acteur prêtre chez l'abbé Chatel.

Le séjour que j'avais fait au faubourg Saint-Germain m'avait été plus nuisible qu'utile; il m'avait éloignée de mes amis, de mes connaissances, de toutes les relations que j'avais eues.

J'étais dans un grand embarras pécuniaire,

car les minces appointemens qui m'avaient été alloués avaient à peine suffi à mon entretien.

Je me voyais libre ; mais rien n'est embarrassant comme la liberté quand on ne sait qu'en faire. Au chagrin qui vint s'emparer de moi succéda quelque chose de plus dangereux, le découragement ! Il me prit tout à coup un affreux dégoût de la vie. Au lieu de chercher à me distraire, de retourner dans mon ancien quartier, de revoir ceux qui auraient pu m'offrir des consolations, et peut-être me tirer d'embarras, je restai seule à pleurer chez moi. Quand on est triste, on aime la solitude, car il semble que la vue des gens qui ont l'air heureux et gais redouble notre tristesse. Je me décidai cependant un

jour à rentrer dans Paris. Je traversai les ponts et montai jusqu'au boulevart Montmartre. Je jetai un coup d'œil en soupirant sur la jolie façade des Variétés.

Je continuai ma promenade le long des boulevarts, et je passai devant huit théâtres! Gymnase, Porte-Saint-Martin, Ambigu, Cirque-Olympique, Gaîté, Acrobates, Funambules, Petit-Lazari; il y avait partout là des actrices dont plusieurs ne me valaient pas, à ce que me disait mon amour-propre.

Je continuai ma route jusqu'à la place de la Bastille.

Je me trouvai bientôt au bord de la Seine, et je contemplai son cours. La vue de l'eau rapide qui fuyait sous mes yeux, son bruisse-

ment monotone qui bourdonnait à mes oreilles, me donnèrent des vertiges. Il me prit un désir soudain d'en finir avec la vie.— Allons, me disais-je, un moment de courage, et tout sera fini !

Ma tête était perdue. Je ferme les yeux. J'allais m'élancer.

Tout à coup des cris retentissent : « Une femme à l'eau ! » Dans l'hallucination qui m'avait saisie, je crus un instant que c'était moi qui me noyais et que l'on voulait sauver. Mes yeux s'ouvrent : je vois courir du monde; des bateliers s'élancent dans une barque; une femme était au milieu de la rivière, paraissait et disparaissait. Sa tête sort de l'eau, un batelier la saisit par les cheveux, l'attire dans son bateau ; puis on l'amène à bord et on la

dépose presque à mes pieds, sur la berge où j'étais restée immobile. Quand je vis cette figure pâle et livide, cette horrible physionomie de la mort, je poussai un grand cri, et je m'enfuis. En dirigeant mes pas vers la gauche, je rencontrai un enterrement qui allait au cimetière de l'Est.

Je reconnus parmi les personnes qui suivaient le char funèbre plusieurs acteurs de la Comédie-Française. Je m'approchai de Damas, et je lui demandai qui l'on conduisait à sa dernière demeure ; il m'apprit que c'était Georgina Mars, nièce de la célèbre actrice, morte à peine âgée de dix-neuf ans, après avoir paru pendant un an au Théâtre-Français, avec des dispositions naissantes qui semblaient annoncer qu'elle serait une digne hé-

ritière des talens de sa famille. Je l'avais vue à ses débuts : elle était jeune, charmante, et la mort la moissonnait au moment où elle faisait les premiers pas dans la carrière ! Mes réflexions devinrent de plus en plus pénibles.

J'aurais voulu être à la place de cette enfant, et pouvoir donner ma triste vie pour lui rendre celle qui lui promettait un si bel avenir. Je suivis de loin le convoi, et je ne le quittai que lorsque j'eus vu descendre dans la fosse la bière qui renfermait tant de grâces et tant de jeunesse.

Le bruit avait couru que je m'étais jetée dans la Seine. Les uns me disaient noyée, d'autres prétendaient qu'on m'avait sauvée. Le *Figaro*, adoptant la première version, fit

un article très bienveillant, intitulé : PAUVRE FLORE !

Mes camarades vinrent tous chez moi pour s'assurer de la vérité du fait.

Les directeurs des Variétés voulurent bien y venir aussi. Ce fut pendant quelques jours un concours de visites qui me prouva que l'on s'intéressait encore à moi.

Lorsque l'on sut ma position, les directeurs m'offrirent d'eux-mêmes une représentation à bénéfice.

Dans l'intervalle, je reçus une lettre qui me fit un grand plaisir, elle annonçait un cœur bon et généreux.

Je suis bien aise de pouvoir nommer

l'excellente camarade qui me l'a écrite, car cette lettre honore ses sentimens et sa délicatesse; et comme elle n'existe plus, je ne crains pas de blesser sa modestie en révélant sa bonne action :

« Ma chère Flore,

» J'ai appris avec beaucoup de peine la situation dans laquelle tu te trouves. Je ne ferai pas de belles phrases pour te persuader que j'y prends part, j'aime mieux te le prouver par une simple action que par beaucoup de paroles.

» Je t'envoie sous ce pli un billet de banque de cinq cents francs. Pour ne pas blesser ta délicatesse, je consens à ce que tu ne regardes

cela que comme un prêt : mais aussi j'exige que tu ne te gênes pas pour me le rendre.

» Bien plus, ma chère amie, lorsque tu en auras la facilité, ce que je désire et espère pour toi, garde encore cette somme comme un dépôt qui serait entre tes mains.

» Aujourd'hui je suis heureuse, un jour je pourrais ne pas l'être ; alors c'est toi qui m'obligeras à ton tour. Ce billet, qui aurait passé en chiffons, en inutilités, va secourir une amie : l'usage en est bien plus satisfaisant.

» Viens me voir : mais surtout ne me remercie pas, car je me fâcherai si tu m'en parles.

» Ton amie et camarade,

» Félicie. »

Je ne pouvais pas refuser ce qu'on m'offrait de si bon cœur. Heureusement que je fus bientôt en mesure de pouvoir m'acquitter, car ma représentation à bénéfice ne se fit pas attendre. Elle eut lieu le 22 septembre, et le public, en s'y portant en foule, me prouva qu'il n'avait pas oublié son ancienne protégée. La recette s'éleva à plus de cinq mille francs.

On joua la *Semaine des amours*, le *Voyage de la mariée*, l'*Ours et le Pacha*, les *Cuisinières*. Lorsque je reparus dans mon rôle de Victoire, je fus vivement applaudie.

Cette représentation me donna le temps d'attendre un engagement, que je ne pouvais avoir qu'au renouvellement de l'année théâtrale, et que les Variétés ne m'offraient pourtant pas ; mais un changement dans la direc-

tion en amena un dans l'état de mes affaires. M. Dartois devint directeur.

Il m'engagea et me donna immédiatement un rôle dans une pièce nouvelle. Je ne trompai pas son attente, et je prouvai, dans les *Brioches à la mode*, où je parodiai le personnage de *Christine à Fontainebleau*, que je n'avais pas perdu l'avantage d'être comique.

Je ne sais si ma rentrée aux Variétés causa une grande satisfaction à toutes les actrices de ce théâtre ; cependant, puisque j'ai parlé de ma correspondance, je veux encore en donner un échantillon.

Lorsque mon engagement fut signé, je reçus la lettre suivante :

« Ma chère Flore,

» Je viens d'apprendre avec bien du plaisir que tu revenais parmi nous. Tu sais combien j'ai toujours eu d'amitié pour toi, et comme j'appréciais ton talent.

» Reçois donc, chère amie, mes félicitations sincères, et sois persuadée que personne plus que moi ne sera enchantée de se retrouver avec une bonne et ancienne camarade.

» Toute à toi, de cœur,

» *** »

Je fus bien aise de savoir que, parmi mes camarades, il y en avait au moins une à qui mon retour faisait plaisir, et je montrai cette lettre à une de mes amies dont je ne pouvais

pas douter, et qui m'avait fait entrevoir que ma rentrée ne satisfaisait pas tout le monde.

Elle se mit à rire comme une folle, puis elle alla à son secrétaire, l'ouvrit, en tira une lettre qu'elle me remit, et me dit de la lire. Les deux poulets étaient de la même écriture; voici ce que contenait ce dernier :

« Ma chère ***,

» Je viens d'apprendre que M. Dartois était dans l'intention de rengager Flore. Conçois-tu cette idée? Elle va prendre tes rôles. Je ne joue pas son emploi, cela me serait égal, pour moi; mais elle va faire ses farces à côté de nous, faire rire le public et tuer *nos effets*.

» Si, par ton influence, ou par celle des

personnes qui en ont sur M. Dartois, tu pouvais empêcher qu'il fît *cette boulette,* tu mériterais des couronnes.

» Intrigue donc un peu pour *la démonétiser*, cette chère camarade ; si je puis faire quelque chose de mon côté, tu peux être sûre que je ne me gènerai pas pour *la travailler* comme il faut. — Brûle ma lettre.

» Ton amie, *** »

Si la chère camarade, auteur de cette lettre, lit ces Mémoires, elle verra que je la connaissais, et que j'ai eu la discrétion de ne jamais lui témoigner le moindre ressentiment.

Je quittai sans regret mon logement de la rue Monsieur-le-Prince, pour revenir dans le

quartier des Variétés, et je pris un joli petit appartement rue du Faubourg-Montmartre.

Là je trouvais un grand plaisir dans la société d'un voisin, d'un homme jeune encore, qui était employé au ministère de la marine : c'était pour moi une chose nouvelle, que cette liaison tout amicale, je pourrais dire fraternelle.

Il y a des gens qui prétendent qu'entre un homme et une femme, l'amitié est le prête-nom de l'amour.

C'est une grande erreur. Ces deux sentimens sont bien distincts et bien différens l'un de l'autre. Il est telle personne dont les qualités nous attachent, pour lesquelles on a de l'estime, je dirai même du respect.

On est heureuse d'avoir pour ami tel homme qu'on ne voudrait pas avoir pour amant.

M. Beaulieu, mon voisin, ne me demandait pas autre chose que mon amitié ; sa conversation était toujours spirituelle et très variée ; j'étais tout étonnée, auprès de lui, de m'instruire sans m'en douter.

Un jour, une de mes amies, voyant la sympathie qui nous unissait, lui demanda s'il n'avait pas l'intention de resserrer ces nœuds de manière à ne plus pouvoir les briser : — Non ; dit-il, et en voici la raison :

Un homme d'esprit et de mérite, très connu, passait toutes ses soirées auprès d'une femme aimable. Cette habitude dura plusieurs années. La dame perdit son mari : quelqu'un

dit à notre homme : — La voilà veuve ; est-ce que vous ne songez pas à l'épouser ?

— Je m'en garderai bien, répondit-il, je ne saurais plus où passer mes soirées.

Voulez-vous un autre exemple ?

Une femme s'ennuyait auprès de son époux, qui lui disait : — Qu'est-ce qui peut causer cela, ma chère ? Je ne te quitte pas, je fais tout ce qui peut te plaire. — C'est vrai, dit-elle ; mais un mari et une femme ne font qu'un, et je m'ennuie quand je suis seule.

En sortant de son bureau, mon voisin venait souvent me chercher pour faire une promenade ensemble. J'étais surprise de voir dans Paris beaucoup de choses auxquelles je n'avais jamais fait attention.

— Ce n'est pas le tout d'avoir des yeux, me disait souvent M. Beaulieu, il faut savoir s'en servir.

Moi, ajoutait-il, je passe pour flaneur, je suis observateur.

Dans l'une de nos promenades, nous nous trouvâmes un jour sur le boulevart, devant l'endroit où le célèbre Martin avait montré ses lions, ses panthères et ses tigres apprivoisés.

Ce local avait changé de destination, et il était occupé dans ce moment par l'église française de l'abbé Châtel.

Étrange variation des choses humaines ! Après la révolution et le renversement du

culte, on a vu des églises changées en écuries ; et voici une ménagerie changée en église !

La curiosité nous fit entrer.

Un prédicateur était dans la chaire. Quel fut mon étonnement en le reconnaissant ! Je ne pouvais en croire mes yeux. Ce prédicateur, ce prêtre du culte catholique français, c'était un ancien acteur du théâtre du Vaudeville.

Auguste Saint-Estève.

— Eh bien ! me dit mon voisin, il n'a pas changé de métier, il n'a changé que de théâtre.

— Écoutons son sermon.

Malheureusement pour notre curiosité, il

était près de finir. Nous n'entendîmes que ces derniers mots :

« Le jeûne et l'abstinence sont supprimés, d'après ces paroles de l'apôtre saint Paul : Ne faites point de différence entre nourriture et nourriture. — Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie. — Ce n'est point ce qui entre dans le corps qui souille l'âme. »

— Il prend ses paroissiens par la gourmandise, me dit encore M. Beaulieu, ce n'est pas maladroit.

— Nous allons maintenant, dit l'abbé Auguste Saint-Estève, célébrer notre office. Faut-il vous répéter, mes frères, que nous le disons en langue vulgaire, conformément aux enseignemens de saint Paul ?

Le pape veut qu'on parle latin, mais nous ne reconnaissons point l'infaillibilité du pape.

Après le sermon, il se mit à chanter, et les assistans avec lui. Je ne revenais pas de ma surprise; Saint-Estève devenu prêtre, quand je le croyais en Amérique, où il avait été jouer la comédie!

Je voulais lui parler. Nous attendîmes la fin de l'office, et nous entrâmes dans la sacristie, où il se déshabillait.

En nous apercevant, il vint au devant de nous. La reconnaissance fut prompte.—Vous ne vous attendiez pas à me voir là, me dit-il.

— Vous avez donc quitté le genre du Vaudeville, mon cher Saint-Estève?

— Oui, ma bonne Flore ; une maladie de larynx m'a fait perdre la voix.

— Je m'en suis aperçue tout à l'heure. Vous chantiez mieux que cela dans le *Pauvre diable* et dans *Amour et Mystère*.

— Je ne nie pas mon ancien état. Notre Église est très tolérante, et nous n'excommunions pas les comédiens.

— Qui est-ce qui vous a donc fait prêtre ?

— L'abbé Châtel, évêque-primat, par élection du peuple et du clergé.

— De quel peuple et de quel clergé ? lui demanda M. Beaulieu.

— Du sien, répondit Saint-Estève, et du

peuple du faubourg Saint-Martin et de Clichy-la-Garenne.

— J'ai connu, continua mon voisin, un Châtel qui était, en 1823, aumônier du 2ᵉ régiment de grenadiers à cheval de la garde. A la révolution de juillet, il faisait des articles dans le *Réformateur* ou l'*Écho de la religion et du siècle*.

— C'est le même, dit Saint-Estève.

— Mais, lui dis-je, vous êtes prêtre, il me semblait que vous étiez marié? N'aviez-vous pas épousé madame Derneville, de la Porte-Saint-Martin? (1)

— Il est vrai, dit Saint-Estève : mais l'É-

(1) Madame Derneville était l'actrice dont Legrand m'avait conté l'histoire avec un faux-monnayeur.

glise française permet le mariage à ses prêtres, comme au siècle de la primitive Église.

Je ne dirai pas le reste de notre conversation, qui s'est échappé de ma mémoire. Saint-Estève m'engagea fort à devenir sa paroissienne ; mais, quelque temps après, des créanciers firent vendre son église par autorité de justice.

CHAPITRE VII.

1830. — Ouverture du théâtre du Palais-Royal. — Dernière représentation de Brunet. — Mademoiselle Mars et mademoiselle de Brie. — Frédérick Lemaître au théâtre des Variétés. — Les *Saltimbanques*. — Histoire d'une femme colosse. — Un journal dans un bocal. — M. Torticolis. — Un réfugié espagnol.

Dans l'intervalle des événemens que je viens de raconter, il en était survenu un plus important : c'était la révolution de juillet, sur laquelle je ne donnerai point mon avis, c'est de l'histoire contemporaine, tout le monde la sait. Personne n'ignore qu'on joua sur tous

les théâtres de Paris des pièces de circonstance, qu'on y chanta la *Marseillaise* et la *Parisienne*.

Les querelles d'opinion qui avaient partagé les coulisses lors de la restauration, recommencèrent et furent aussi ridicules. Cette révolution politique vit naître la révolution littéraire qui envahit le théâtre, sous le nom de romantique.

On rouvrit à cette époque les portes de notre ancienne salle du Palais-Royal, sous la direction de M. Dormeuil, régisseur et acteur du Gymnase. Assurément, si je n'avais pas été engagée aux Variétés, j'aurais reparu sur la scène où j'avais fait mes premiers pas, puisque M. Dormeuil eut la louable pensée d'y recevoir mon ancienne et très ancienne camarade Ba-

royer, que les Variétés avaient mise à la retraite.

C'est aussi à cette époque que Brunet, après avoir joué la comédie pendant un demi-siècle, dont il avait passé les trois quarts au théâtre des Variétés, se retira pour aller jouir de quelque repos loin de la scène dont il avait fait les beaux jours : mais il n'avait pas dit son dernier mot.

La dernière fois que Brunet a joué à Paris, c'est en 1843, au théâtre de l'Odéon, dans une représentation à bénéfice, où il a rempli le rôle de *M. de Pourceaugnac*. Il fut rappelé et couronné. Brunet a fini noblement sa carrière dramatique, à l'âge de soixante-quinze ans, dans un rôle de MOLIÈRE !

Ce phénomène de longévité et de jeunesse théâtrale est plus rare chez les femmes que chez les hommes, et cependant nous en avons vu un exemple qu'il serait aussi injuste de ne pas mentionner que de ne pas admirer.

Mademoiselle Mars, née en 1778, avait près de soixante-cinq ans lorsqu'elle s'est retirée du théâtre. Elle était encore charmante de tournure, et douée d'un organe ravissant.

J'étais à sa représentation de retraite, où elle joua Célimène du *Misanthrope*, et Araminte des *Fausses confidences;* elle fut couverte de fleurs et redemandée avec un enthousiasme général.

Quelques spectateurs s'étonnaient de l'illusion qu'elle produisait encore.

Un viel amateur de la Comédie-Française, qui avaient assisté à ses débuts, et qui se trouvait heureux de l'applaudir à sa dernière représentation, nous dit :

« Mademoiselle Mars a tort de quitter la scène. On se préoccupe beaucoup de son âge ; mais son rare talent ne sera jamais plus apprécié que quand on en sera privé.

» Sa retraite sera suivie du regret de tous les gens de goût, et de celui de tous les vrais amis de l'art dramatique. C'est surtout lorsqu'on voudra l'imiter que chacun se rappellera qu'on lui avait donné le surnom d'*inimitable ;* beaucoup de ses rôles disparaîtront avec elle de la scène où elle a brillé si long-temps.

» Je ne sais s'il y a *prescription* pour le ta-

lent, s'il est absolument nécessaire d'être jeune quand la voix, la physionomie, la tournure sont remplies de charmes : quand un ton parfait, une diction pure, une aisance de bonne compagnie, distinguent éminemment une actrice.

» On parle d'illusion, continua-t-il. Il y a des gens qui prétendent qu'*elle ne fait plus illusion*. Je ne sais s'il n'y a pas dans ce jugement beaucoup de sévérité.

» Mais, ce que je sais, c'est que le comble de l'art est de vaincre la nature; c'est que la jeunesse au théâtre est dans l'accent, dans les gestes, dans les manières, et qu'il y a de très jeunes femmes qui ne paraissent jeunes ni à la scène ni dans le monde.

» Je me rappelle qu'on applaudissait beaucoup Molé, âgé de soixante ans, lorsqu'il disait ce vers :

Mon acte de naissance est vieux, et non pas moi.

» Du reste, dit encore notre vieil amateur, permettez-moi de vous citer un exemple qui fait honneur au talent d'une actrice et au goût des spectateurs :

» Mademoiselle de Brie, comédienne de la troupe de Molière, jouait parfaitement Agnès dans l'*École des femmes*. Quelque temps avant sa retraite du théâtre, elle avait plus de soixante ans, ses camarades l'engagèrent à quitter ce rôle, et à le céder à mademoiselle du Croisy, qui était jeune et jolie.

» Lorsque celle-ci se présenta sur la scène,

le parterre demanda hautement mademoiselle de Brie. Elle était dans la salle ; il lui fallait le temps nécessaire pour s'habiller, on l'en dispensa, et elle joua dans son habit de ville. Depuis ce jour, elle garda le rôle d'Agnès, qu'elle jouait encore à soixante-cinq ans, et où elle était toujours applaudie. »

En 1836, les habitués du théâtre des Variétés, les amis de la gaîté un peu folle, du vaudeville grivois, ceux qui riaient avec Odry et Vernet et avec Flore, furent bien surpris de voir arriver sur la scène des Panoramas le créateur du personnage si extraordinaire de Robert Macaire.

Frédérick Lemaître est sans doute un homme d'un grand talent ; mais, aux Variétés, il me parut, ainsi qu'à beaucoup d'autres,

aussi singulièrement placé que Talma l'aurait été au Vaudeville.

Il fut assurément très remarquable dans le *Marquis de Brunoy* et dans *Kean* ou *Désordre et Génie*, pièce pour laquelle les Variétés empruntèrent la plume dramatique d'Alexandre Dumas. Mais tous les spectateurs se crurent transportés à la Porte-Saint-Martin, où Frédérick Lemaître retourna plus tard pour y jouer, avec son admirable verve *Buridan* et *Richard d'Arlington :* il y fut plus à son aise que chez nous.

Notre direction changea, et elle passa dans les mains d'un homme d'esprit, d'un auteur à succès, de M. Bayard. Il régna peu de temps sur les Variétés, et abdiqua en faveur de M. Dumanoir. Sous ces deux règnes, une mul-

titude de débuts eurent lieu ; je ne nommerai pas tous ces oiseaux de passage, excepté un que l'on aurait bien dû mettre *dans la volière*, Ravel, qui s'est distingué au Vaudeville, près d'Arnal, et qui fait aujourd'hui ses farces au Palais-Royal.

C'est sous la direction de M. Dumanoir que les Variétés jouèrent une pièce devenue célèbre : les *Saltimbanques*.

Depuis long-temps Odry n'avait pas été heureux dans ses créations, on l'oubliait ; je crois même qu'il était question de l'*engager*... à rester chez lui, lorsque M. Dumersan lui demanda un jour s'il possédait encore un certain carrick qu'il avait endossé dans la pièce des *Cochers*.

— Pourquoi ? lui demanda Odry.

— Pour le remettre par dessus un costume turc.

— *Je ne comprends pas l'apologue*, dit Odry dans son style familier ; mais j'ai encore le carrick, je vais le faire remettre à neuf.

— Gardez-vous en bien, lui dit l'auteur ; ce *paletot* va vous être nécessaire, dans toute sa dégradation, pour revêtir le personnage de M. *Bilboquet*.

Je n'ai pas besoin de raconter la vogue des *Saltimbanques*, cette pièce est devenue classique.

Mais je suis flattée de pouvoir dire que j'ai contribué à son succès.

Dumersan et Varin cherchaient le rôle qu'ils feraient jouer, dans le troisième acte, à la femme sauvage, à l'excentrique Atala, dont ils m'avaient destiné le personnage.

Je les tirai d'embarras, en leur récitant l'histoire véritable d'une *femme colosse*, telle que me l'avait racontée elle-même celle qui en avait été l'héroïne.

Cette femme existe encore, c'est pourquoi je ne la désignerai que par les initiales de son nom.

Madame de V..., fort belle femme, mais qui n'avait pas assez de talent pour que sa beauté remplaçât ce qui lui manquait comme actrice, se contentait de paraître, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans les chœurs, où sa

taille et sa figure la faisaient cependant remarquer.

Elle se lassa de ce rôle vulgaire, et, de choriste, elle s'éleva tout à coup à la dignité de directrice de spectacle.

Mais, pour s'éviter l'embarras d'une troupe, la location d'une salle, les frais de droits d'auteurs, ceux des costumes et des décorations, le privilége qu'elle sollicitait fut celui de montrer dans les villes et villages des départemens une lanterne magique, des transparens, un optique représentant les vues perspectives de la place Saint-Marc à Venise, des pyramides d'Égypte, de l'arc-de-triomphe de l'Étoile, de la place de la Concorde et des sept merveilles du monde.

Elle exploitait ces curiosités, et ne se doutait pas qu'elle-même pourrait un jour en devenir une.

Il faut vous dire que ses beautés physiques avaient pris un grand développement, et qu'elle aurait pu le disputer en ampleur à telle célèbre actrice, à laquelle malheureusement elle ne ressemblait que sous ce rapport.

Pour se transporter d'un lieu à un autre, elle déposait souvent son bagage artistique sur la charrette d'un roulier, et cheminait à côté de lui, en devisant le long de la route, pour charmer le voyage.

Elle arriva un jour dans je ne sais quelle grande ville, espérant qu'un centre de civilisation comme une préfecture renfermerait

plus de curieux et d'amateurs que les communes peuplées d'agrestes villageois, peu soucieux des merveilles des arts.

Malheureusement pour elle, un acteur d'opéra en congé attirait le beau monde au grand théâtre de cette cité, et la foule se portait à un cirque imité de Franconi, à des danseurs de corde, à des marionnettes, à un nain de Laponie né dans le faubourg Saint-Marceau, et à une ménagerie où l'on donnait des chiens pour des loups de Sibérie, et des chats pour des tigres du Bengale.

Un escamoteur, se disant élève de M. Comte, attirait le reste des badauds.

Les transparens et la lanterne magique ne

faisaient pas pour payer les bouts de chandelle.

La pauve madame de V... était à l'auberge depuis quinze jours, et n'avait pas de quoi payer son hôte, ni la place qu'elle avait louée sur le préau de la foire.

Ici, je la laisse parler elle-même :

Je soupais un soir tristement à mon auberge, sans savoir comment je paierais mon modeste repas. Ayant peu de chose à manger, je voulus en même temps me distraire et me mettre au courant des nouvelles. Quelquefois, d'ailleurs, on trouve une idée dans une gazette.

Je demande donc à la servante un journal.

Elle cherche de tous côtés, enfin elle me dit :

— Ah ! je sais où il est.

Elle prend un tabouret, monte dessus, et saisit sur une planche un bocal assez semblable à celui où l'on conserve des fruits à l'eau-de-vie ou des cornichons.

— Mon Dieu ! dis-je, on a bien soin ici des journaux.

La servante déboucha le bocal et me dit : — Voilà ce que madame désire.

Je développe la feuille, et jetant les yeux sur les nouvelles et faits divers, je lis :

« S. M. Charles X est allé hier à la chasse à Rambouillet. »

Remarquez que nous étions en 1835, et que le roi Louis-Philippe était sur le trône depuis cinq ans.

— Vous n'en avez pas d'autre? demandai-je à la servante.

— Est-ce que madame n'est pas contente de celui-là? c'est pourtant celui qu'on donne à tous les voyageurs.

Je lui rendis son journal en lui disant : — Gardez-le bien.

La servante le remit précieusement dans son bocal, qu'elle reboucha soigneusement, et qu'elle remit sur la planche.

Dans ce moment je vis entrer une troupe d'individus d'une tournure assez grotesque :

c'étaient des saltimbanques qui arrivaient pour la foire.

Ces saltimbanques se mirent joyeusement à la table dont j'occupais un bout.

Celui qui paraissait le chef de la troupe commanda un bon souper, et, voyant une femme seule, il m'adressa la parole et me demanda si j'étais artiste.

— Oui, monsieur, répondis-je... artiste, et pauvre artiste ; vous pouvez le voir à l'exiguité de mon repas.

— Madame, me dit le saltimbanque, je ne souffrirai pas que cette inégalité subsiste en ma présence. Quand il y a pour six, il y a pour sept ; veuillez accepter votre part de

notre festin, et ne faites pas la fière. Demain vous pourrez nous offrir ce que je vous offre aujourd'hui.

Nous venons dans cette ville développer nos talens, et il se pourrait que le succès ne répondît pas à nos espérances gigantesques.

Je leur fis connaître la concurrence qui pouvait les effrayer.

— Diable ! dit le saltimbanque, je ne m'attendais pas à trouver si bonne compagnie. Mais, vous dites, madame, qu'il y a à la foire un nain ? Y aurait-il un géant ?

— Non, monsieur ; les grands hommes sont plus rares que les petits.

— Vous avez de l'esprit, madame ; com-

ment se fait-il que vous soyez dans l'embarras ?

— Tout simplement, parce qu'on n'est pas venu voir ce que je montre.

— Vous êtes-vous montrée vous-même ?

— Est-ce que je suis une curiosité ?

— Vous pourriez l'être.

Plus je vous examine, et plus je vois qu'avec très peu d'additions nous pouvons faire de vous quelque chose de très remarquable. —Vous avez une fort belle prestance.—Combien portez-vous de haut ?

— Je n'ai jamais su au juste quelle était ma taille.

— Levez-vous, s'il vous plaît.

Il tira de sa poche un mètre qu'il déplia, et s'en servit sur moi, comme un tailleur qui prend la mesure d'un habit.

— Bon ! un mètre 75 centimètres ; nous y ajouterons 50 centimètres de chaussure, 50 centimètres de coiffure, cela nous fera 2 mètres 75 centimètres de hauteur.

Quant à l'ampleur, nous n'en sommes pas en peine ; j'annoncerai demain sur mon grand tableau : la *Femme-colosse*, et nous enfoncerons le nain *dans le troisième dessous*.

J'en étais à croire que cet homme faisait de moi le sujet d'une mystification.

— Avez-vous, me demanda le saltimbanque, quelques talens de société ?

— Je chante médiocrement, et je joue assez mal de la guitare.

— C'est très bien.

— Mais je n'ai pas de guitare.

— J'en ai une, il n'y manque que trois cordes sur six; ce sera plus original. Paganini joue des concertos de violon sur une seule corde. — Nous en ôterons deux.

— Quant à la voix, je suis fort enrhumée.

— Tant mieux ! une femme-colosse doit avoir un contralto. — Voix rare, dans le genre de madame Pasta et de madame Stoltz.

Cet homme faisait des qualités de tous mes défauts.

— Avez-vous une conversation facile et agréable? Sauriez-vous *emblêmer* un auditoire d'imbéciles, en leur racontant des choses fabuleuses en termes incompréhensibles?

— Donnez-moi quelques leçons, j'essaierai.

— Savez-vous quelque langue étrangère?

— C'est tout au plus si je sais bien la mienne.

— C'est *mirobolant, mirobolantissime!*

Estropiez le français, mêlez-y un accent savoyard. Vous avez entendu, sans doute, parler votre porteur d'eau : faites du *charabia,* je vous annoncerai comme une Espagnole des montagnes de la Sierra-Morena.

Là-dessus, soupons gaîment, et que je ne m'appelle pas *Torticolis*, si en huit jours nous n'emportons pas la moitié du numéraire de la foire.

Les promesses de M. Torticolis me rendirent un peu de gaîté. Le souper fut d'autant plus amusant pour moi, que cet original me raconta une foule de *banques* plus singulières les unes que les autres, par lesquelles il *amorçait*, disait-il, les *jobards*, et faisait passer la monnaie de leur poche dans son *escarcelle*, comme une *muscade* d'un gobelet sous un autre.

M. Torticolis me répétait : Qu'est-ce que le monde? C'est une foire perpétuelle; les uns y font la parade et les autres la regardent.

Les uns paient et les autres se font payer.

Voyez mon *pitre* (1), disait-il, il est alternativement, selon que j'en ai besoin, Iroquois, Osage, Albinos, homme incombustible et même orang-outang ou homme des bois.

Ces dames sont tour à tour Vénus hottentotes ou Vierges du soleil. Elles dansent sur la corde, font des sauts périlleux, avalent des épées; je les nourris de cailloux, ce qui ne les empêche pas de manger de la gibelotte, comme dans ce moment-ci, où vous voyez qu'elles s'en acquittent très bien.

Elles jouent avec des serpens, dont nous faisons ensuite de très bonnes matelottes d'anguilles.

(1) Le pitre est le paillasse, le bouffon, celui qui est chargé de faire rire l'auditoire.

C'est moi qui ai inventé le veau à deux têtes, le lièvre à six pattes : ce qui est d'autant plus facile que, ces animaux étant empaillés, on peut leur coudre autant de têtes et de pattes que l'on veut.

J'annonce le monstre amphibie né des amours d'un lapin et d'une carpe, et quand on est entré pour le voir, je dis qu'il est absent, ayant été demandé par MM. les professeurs du Cabinet d'histoire naturelle ; mais que je puis faire voir le père et la mère, ce qui satisfait beaucoup de curieux.

Lorsqu'il s'agit de m'ajuster en femme-colosse, il me fit monter sur des patins, que recouvrait un long et large pantalon à la turque, il surmonta ma tête d'un énorme turban

chargé de plumes d'autruche, arrondit ma taille, déjà passablement forte, avec des coussins qui me donnaient deux mètres de tour, et il me plaça sur une estrade de deux pieds de haut.

Les curieux abondèrent ; on admira ma corpulence, mon contralto, mon langage espagnol-charabia et l'art avec lequel je pinçais la corde unique de ma guitare.

Quelques amateurs voulurent me voir de près ; je donnai des séances particulières, que l'on payait double, et auxquelles assistait toujours M. Torticolis, qui me servait d'interprète.

Un réfugié espagnol prétendit que je ne parlais pas la langue de son pays.

M. Torticolis répondit que c'était lui qui ne la savait pas.

Le réfugié fit du bruit dans la baraque.

Torticolis assura que c'était un faux Espagnol, qui extorquait les bienfaits du gouvernement.

L'Espagnol jura qu'il parlait pur catalan.

— Vous l'entendez, s'écria Torticolis ; il se dit Espagnol, et il parle catalan !

Il le fit arrêter par notre gendarme, qui le conduisit à la mairie.

Alors nous pliâmes bagage, et comme notre recette de huit jours avait été plus que suffisante, l'auberge fut soldée, mes dettes payées,

et j'eus pour ma part cent écus, avec lesquels je revins à Paris.

Telle fut l'histoire de madame de V..., dont mes auteurs furent enchantés, et d'après laquelle ils me firent paraître dans les *Saltimbanques*, en femme-colosse, ayant *huit pieds au dessus du niveau de la mer !*

CHAPITRE VIII.

Un souvenir. — Ma fête à l'allée des Veuves. — Un impromptu. — Les choses à double usage. — Philippe escamoteur.

En avançant dans ma causerie avec les lecteurs indulgens qui ont bien voulu prendre part à mes joies et à mes tribulations, et qui se sont peut-être intéressés à ma vie d'artiste et à ma vie privée, je m'aperçois que j'ai oublié beaucoup de choses qui auraient pu grossir mes chapitres.

J'en faisais l'observation à un auteur de mes amis.

Il me répondit par une citation, en m'engageant à ne pas trop allonger mon ouvrage.

— Croyez-en Voltaire, qui s'y connaissait, me dit-il :

Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Cependant je ne puis résister au désir de vous raconter un petit épisode de mes temps heureux.

On aime à se reporter en imagination vers les époques de ses plaisirs et de ses succès.

Ce fut lors de ma seconde rentrée aux Variétés, au moment où j'y brillais dans d'excellens rôles, et où ma liaison avec Félix *** sem-

blait devoir m'assurer un bonheur durable.

J'ai dit qu'à cette époque j'avais loué un joli appartement, rue du Mont-Blanc, dans la même maison que Félix. J'étais fort aimée de mes camarades ; je voulus profiter de l'occasion de ma fête pour *pendre la crémaillère,* comme on dit vulgairement, et inaugurer mon nouveau logement. Je fis donc une invitation à une grande partie des artistes de notre théâtre et à quelques uns des auteurs qui m'avaient témoigné le plus d'intérêt et d'amitié.

Mais je ne me doutais pas de la surprise qui m'attendait.

Félix me dit que nos deux appartemens réunis ne seraient pas suffisans pour recevoir

une aussi nombreuse compagnie, et qu'il voulait que cette fête eût lieu à la campagne.

Il me demanda la permission de s'occuper lui-même de tous les détails, ce que je lui accordai très volontiers.

Le jour venu, nous montâmes en voiture, et nous arrivâmes aux Champs-Élysées, allée des Veuves. Je crus qu'il me conduisait chez un des traiteurs de ce quartier, dont les grands établissemens, ornés de jardins, reçoivent des noces et des réunions nombreuses de toute espèce.

Nous arrivons à la porte d'une très jolie maison, qui n'avait nullement l'air de celle d'un traiteur.

Nous descendons de voiture; la grille du

jardin s'ouvre, et j'entends une symphonie à grand orchestre, exécutée par les musiciens de notre théâtre.

Ma surprise augmente, lorsque des voix, sortant de tous les bosquets, chantent un chœur, et que je reconnais celles de tous mes camarades.

Puis, tout d'un coup, Bosquier-Gavaudan sort de derrière une touffe d'arbres, vient à moi, et me présente un bouquet, en chantant sur l'air des *Prétendus :*

Je viens présenter mes hommages
A la dame de la maison!

Tous mes camarades paraissent en m'offrant aussi des bouquets, et répétant en chœur :

A la dame de la maison!...

— Où suis-je donc ? m'écriai-je.

— Chez vous, me dit Félix.

Flore doit avoir un jardin puisqu'elle est la déesse des fleurs.

— Toujours de la mythologie ! — C'était la monomanie de Félix.

Je fus conduite en triomphe sous une tente dressée au milieu du jardin, et où je vis un superbe couvert. Ma place était marquée par un siége entièrement orné de fleurs.

Le dîner fut gai, comme on s'en doute bien; on porta des santés à la maîtresse de la maison. Cela me rappelle un trait de caractère qui dépeint bien celui de l'homme d'esprit que je vais signaler.

On sait qu'il y a des gens qui apprennent le matin l'esprit qu'ils doivent avoir le soir, et qui se font donner la réplique par des compères pour briller par des mots qui ont l'air d'impromptus.

C'est ce qui arriva à Chazet, qui rendit Aubertin son compère, sans que celui-ci s'en doutât.

Chazet lui dit tout bas : — Portez un *toast* à Flore.

— Pourquoi un toast ? lui dit Aubertin.

— Faites ce que je vous demande.

— Volontiers.

Et il dit :

— Messieurs, je propose un toast à notre aimable AMPHITRYONNE.

— Comment ! un toast ! s'écria Chazet d'un air indigné :

Un toast ! eh ! pourquoi choisir ce mot anglais ?
Nous ne devons, ici, parler qu'en bons Français !

L'impromptu fut couvert d'applaudissemens.

— Merci, Chazet ! lui dit Aubertin.

Mais il ajouta :

— Messieurs et dames, excusez-moi : je suis bien aise de vous dire que Chazet m'avait prié de lui donner cette réplique.

Aubertin fut plus applaudi que ne l'avait été Chazet.

Après le dîner, nous nous promenâmes dans le jardin, et je vis au bout d'une allée un joli petit théâtre de verdure.

Je fus invitée à prendre place, et le spectacle commença.

Plusieurs de mes camarades y jouèrent un vaudeville en mon honneur; il était rempli des allusions les plus flatteuses. Tous les couplets parlaient de mes grâces, de mes vertus, de mes bienfaits, même de mon héroïsme.

Tout cela me flattait infiniment, quoique je trouvasse les louanges un peu exagérées, surtout lorsqu'on me compara à Minerve et à Antigone.

Je n'avais jamais eu l'occasion d'exercer, comme la fille d'OEdipe, le dévoûment filial.

Il me sembla reconnaître au passage la plupart de ces couplets, et même les scènes de la pièce; enfin, je la reconnus tout à fait.

C'etait une pièce de circonstance, faite pour madame la duchesse d'Angoulême, et à laquelle on n'avait changé que quelques mots.

Je n'en fus pas moins enivrée de l'encens qu'on venait de m'offrir.

Cependant je ne m'expliquais pas comment on avait eu l'idée de me faire l'application des hommages destinés à une princesse.

Aubertin me donna le mot de l'énigme.

Un auteur, quelque peu paresseux et que je ne nommerai pas, avait été chargé par mes amis de composer une petite pièce pour ma

fête, et il avait promis; mais *promettre et tenir sont deux*.

N'ayant pas rencontré son collaborateur habituel, qui était à la campagne, il manqua de parole : peut-être manquait-il d'esprit quand il fallait en avoir tout seul. Bref, le vaudeville ne fut pas fait.

Aubertin eut l'idée de jouer la pièce qui était sue, et voilà comme l'encens, destiné aux Tuileries, vint fumer dans l'allée des Veuves.

Je ne suis pas la seule pour laquelle on ait fait servir la même chose deux fois.

Un feu d'artifice, préparé pour Napoléon et remis au magasin par Ruggieri, fut tiré pour Louis XVIII.

Beaucoup de chansons, fabriquées pour le roi de Rome, n'ont-elles pas également servi pour le duc de Bordeaux?

D'autres couplets, composés pour les réunions des gardes-du-corps, ont été chantés dans des banquets de la garde nationale.

Les décorations, les tentures et autres objets que l'on conserve au Garde-Meuble et dans les magasins des Menus-Plaisirs, et dont on avait fait usage sous Louis XVI, ont été employés dant les fêtes de la république, dans celles de l'empire et aux cérémonies de la restauration.

On m'a assuré que le char funèbre qui avait transporté Louis XVIII à Saint-Denis, avait traîné la Liberté au Champ-de-Mars, la

déesse de la Raison à Notre-Dame et Voltaire au Panthéon.

Quelques draperies de diverses couleurs déguisent la carcasse, qui est toujours la même ; et quand tout cela est ôté et remis en magasin, on ne voit plus qu'un charriot vulgaire.

Lorsque celui qui avait été orné pour conduire le cercueil royal revint rue Bergère, chargé de toutes les décorations mortuaires entassées pêle-mêle, on lisait dessus en grosses lettres : *Service des menus plaisirs du roi.*

Ainsi va le monde. Tout y est spectacle, comédie ; il ne faut pas voir le derrière des coulisses, si l'on veut conserver l'illusion.

Revenons à ma fête.

Les madrigaux destinés à une princesse venaient de servir à une actrice des Variétés. Ils avaient sans doute été bien payés la première fois; on me les donna pour rien: je les eus pour ce qu'ils valaient.

A la comédie succéda l'illumination, les verres de couleur, les transparens. Mon jardin était devenu un séjour de féerie, un Tivoli. Chaque bosquet m'offrait une surprise. Dans l'un, Joly montrait la lanterne magique; dans l'autre, Legrand disait la bonne aventure; dans un troisième, Philippe jouait des gobelets et faisait des tours de cartes. Il excellait dans ces exercices, et y joignait le talent du ventriloque.

Ce bon gros Philippe, cet excellent Jovial, qui possède encore une verve si entraînante, aimait beaucoup à se transformer en escamoteur.

Il y avait peu de temps qu'il avait épousé mademoiselle Volnais, charmante actrice retirée du Théâtre-Français.

Il nous racontait avec une naïve bonhommie la fête de son mariage.

« J'avais l'air, nous dit-il, d'un seigneur de château.

» La noce se faisait dans une très belle maison de campagne que possédait ma femme, à quelques lieues de Paris.

» Outre la société qui prenait part à la fête,

nous avions invité tous les paysans du village, pour lesquels on avait dressé des tables dans le parc, et qui devaient animer et embellir notre bal champêtre.

» Ce mélange du beau monde et des villageois formait un charmant contraste, un tableau pittoresque extrêmement piquant.

» Lorsqu'on fut sorti de l'église, et en attendant l'heure du dîner, les dames allèrent s'occuper de leur seconde toilette.

» Les paysans se premenaient dans le parc, ils attendaient avec impatience le dîner et le bal.

» Voyant le désœuvrement de ces bonnes gens, je me me dis : — Il faut pourtant les occuper.

» J'appelai mes domestiques, et je fis apporter sur la pelouse, devant le château, une table et tous les ustensiles d'escamotage dont je me servais dans mes tournées départementales.

» Tous les paysans m'entourèrent. Je commençai par des scènes de ventriloque qui firent beaucoup d'effet.

» Ensuite je fis passer des muscades, que je tirais du nez des jeunes filles, je coupai des mouchoirs ; enfin, je fis des tours que M. Comte m'aurait enviés.

» J'arrivai aux tours de cartes, dans lesquels je puis me vanter d'être assez adroit.

» Enfin, j'amusai pendant plus de deux

heures *mes vassaux*, qui étaient enchantés et qui se tordaient de rire.

» J'avais véritablement l'air d'un seigneur de village ! »

Voilà comme ce bon Philippe comprenait la féodalité.

Lorsque Philippe se retira, il monta dans sa voiture, et offrit à un de nos auteurs, qui demeurait dans son quartier, de le reconduire. Cette voiture était un *briska*, derrière lequel monta son domestique. Il tenait les guides et le fouet, lorsque, se retournant, il dit à son grand laquais : *A l'hôtel !* Il fouetta ses chevaux et mena lui-même sa voiture.

Quant à nous, nous dansâmes jusqu'au jour, et, comme *il n'est pas de bonne fête sans*

lendemain, on ne se quitta qu'après un déjeûner qui répara les fatigues de la veille.

Hélas!

Ils sont passés, ces jours de fête,
Ils sont passés, ils ne reviendront plus!

L'opéra comique dit de grandes vérités.

CHAPITRE IX.

Une soirée chez des dévotes. — Un quiproquo. — Une soirée chez mademoiselle Duchesnois. — Une débutante. — Un Jésuite. — Le Père Loriquet.

Quelque temps après ma fête, mademoiselle Duchesnois donna une soirée à Paris. J'y fus invitée, ainsi que ma camarade Félicie, que son amabilité faisait beaucoup désirer dans le monde artistique.

Mademoiselle Duchesnois habitait une par-

tie du rez-de-chaussée d'un hôtel de la rue de la Ferme-des-Mathurins.

Je ne jouais qu'en premier. Je fis une toilette de bal, et j'arrivai vers neuf heures.

Il était fort tard quand Félicie arriva. On la gronda amicalement.

Elle riait comme une folle, au lieu de s'excuser.

Enfin, elle nous dit : — Écoutez mon avanture :

« C'est la première fois que je viens ici. Je vois une file de voitures, je descends de fiacre à la porte, et suivant des personnes qui entraient dans la cour, je monte un perron, j'entre dans une antichambre, où je dépose

mon châle et les petits chaussons que j'avais par dessus ma chaussure de bal.

» Un grand laquais en livrée me demanda mon nom ; je le lui dis ; il ouvre deux battans, et annonce : — Mademoiselle Félicie !

» Je me trouve dans un grand salon meublé à l'antique. Une demi-douzaine de dames, qui paraissaient aussi antiques que les meubles, se lèvent et me font de profondes révérences que je rends, assez surprise à l'aspect de ces physionomies sévères.

— Asseyez-vous, mademoiselle, me dit une de ces dames, la maîtresse de la maison va venir.

» Ne voyant que des toilettes de grand'ma-

man, je me disais tout bas : — On arrive bien tard pour le bal.

» Ces dames me regardaient du haut en bas, et se chuchottaient à l'oreille. On ne m'adressait pas un mot, et j'étais fort embarrassée de ma contenance.

» Cependant ma voisine se décida à m'adresser la parole, et me dit :

— Comment donc êtes-vous venue seule, mademoiselle; madame votre mère va sans doute venir ?

— Ma mère ! madame, elle est morte.

— Ah ! mon Dieu ! Depuis quand ?

— Depuis dix ans.

— Alors vous avez une parente, une gouvernante, un chaperon ?

— Non, madame, je suis toute seule.

— C'est singulier ! une demoiselle !... à votre âge !... et jolie... C'est singulier !

—Je croyais trouver ici mademoiselle Flore, je m'étonne qu'elle ne soit pas encore arrivée.

» Les regards et les chuchottemens recommencèrent.

» Enfin paraît une grande, grosse et vieille dame qui dit en entrant : — Pardon, mesdames, j'étais en conférence avec l'abbé, il va venir lui-même, et nous aurons une excellente exhortation.

» Cette dame me regarde, et dit en me sa-

luant : — Qui est madame ? Je n'ai pas l'honneur de la connaître.

» J'étais muette de surprise.

—C'est mademoiselle Félicie, dit ma vieille voisine.

— Et elle croyait trouver ici mademoiselle Flore, ajoute une autre.

— Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite, mademoiselle... Félicie? dit la dame d'un air étonné.

— Comment! madame, est-ce que vous êtes la maîtresse de la maison?

—Apparemment, mademoiselle ; où croyez-vous donc venir ?

— Au bal.

— Au bal ! dit la dame d'un ton sec et en se redressant... au bal !... chez moi ?...

— Madame, je croyais être chez mademoiselle Duchesnois, du Théâtre-Français.

— Cette actrice qui demeure de l'autre côté de la cour ? Voilà ce que c'est que d'avoir un semblable voisinage ! On lui donnera son congé, ou je donnerai le mien... Mademoiselle est sans doute aussi une actrice ?

— Du théâtre des Variétés, oui, madame, ai-je dit en faisant une grande révérence.

» Tout le monde détourna la tête avec indignation.

» Dans ce moment, M. l'abbé entrait.

— Une actrice ! monsieur l'abbé !... une

actrice !... s'écrièrent toutes ces femmes.

» Il resta comme une statue.

» J'ai gagné la porte en étouffant de rire, j'ai traversé la cour, et me voilà. »

— Ayez la bonté d'envoyer chercher mes chaussons et mon châle, car je n'ose pas retourner dans cette maison.

— Vous étiez bien tombée, dit alors mademoiselle Duchesnois : vous étiez chez une vieille dévote dont la société est toute différente de la nôtre. Je crois qu'on s'y amuse moins et qu'on y médit davantage.

» Le quiproquo que vous venez de faire m'en rappelle un autre qui a eu lieu le mois dernier.

» Plusieurs dames du Théâtre-Français étaient venues passer la soirée chez moi ; nous devions entendre une jeune débutante à laquelle je m'intéressais, c'était mademoiselle Desprez, fille d'un de nos anciens camarades.

» J'avais invité quelques autres dames de mes amies ; l'auditoire n'était composé que de femmes.

» Mademoiselle Desprez avait déjà débité quelques tirades d'une manière très satisfaisante ; elle allait commencer cette fameuse imprécation :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,

lorsque la porte s'ouvrit très doucement, et que je vis entrer un monsieur vêtu d'une

soutane noire ; il avait une figure longue et pâle ; il resta debout à l'entrée du salon, mon domestique, en l'introduisant, lui ayant fait signe de ne pas interrompre.

» Je crus un moment que c'était une plaisanterie de Cartigny, ou de Baptiste cadet, qui venait nous surprendre dans le costume de Bazile.

» Ces messieurs en étaient bien capables.

» Vous rappellerai-je la tirade de Camille ? vous devez la connaître ? Je ne serais peut-être pas fâchée de vous la redire, pour vous faire comprendre toute la surprise de ce Jésuite, qui entendait déblatérer contre Rome, et qui appliquait à la Rome d'aujourd'hui tout

ce que Camille débite contre la Rome du temps des Horaces et des Curiaces.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome qui t'a vu naître et que mon cœur abhorre,
Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore,
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondemens encor mal assurés,
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles
Et de ses propres mains déchire ses entrailles;
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

» Lorsque mademoiselle Desprez eut fini son imprécation, nous applaudîmes vivement.

» Le monsieur noir s'avança, roulant les yeux d'une manière effrayante, éleva les bras

qu'il avait tenus jusque alors croisés sur sa poitrine, et s'écria :

— Quelle horreur !

» Quoi ! mesdames, dans une assemblée comme la vôtre, j'entends de pareils blasphèmes contre la cour de Rome!

» Et vous ne craignez pas que le feu du ciel ne tombe sur vous, et que la terre ne vous engloutisse comme jadis Dathan et Abiron! »

« Nous restâmes stupéfaites, ne sachant si c'était ou non une mystification.

» Ne reconnaissant pas ce personnage, je me levai pour m'avancer vers lui, et je lui demandai poliment d'où venait sa colère, et

s'il était mécontent de mademoiselle Desprez.

— Mademoiselle Desprez, me répondit-il, est une impie, et l'assemblée qui vient d'applaudir à ses déclamations furibondes mérite toute l'indignation non seulement de notre Société, mais de tout ce qui doit se soumettre au pouvoir de Rome.

— Eh ! monsieur, lui répondis-je, pourquoi donc prenez-vous si fort la défense de Rome ?

— Pourquoi, madame ? Parce qu'elle est la tête du corps dont nous sommes les bras. Je vais écrire sur-le-champ au révérend père Loriquet, et l'instruire de ce qui se passe dans vos assemblées, où il m'envoyait pour vous diriger dans une voie bien différente de celle dans laquelle vous vous précipitez.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître le révérend père Loriquet, et je ne comprends pas qu'il vous envoie chez moi.

— Vous ne connaissez pas le révérend père Loriquet, le supérieur de Saint-Acheul ?

— Pas plus que Saint-Acheul lui-même.

— Mais, où suis-je donc ? Est-ce que vous n'êtes pas madame la comtesse de C*** ?

— Je n'ai pas l'honneur d'être comtesse. Je suis mademoiselle Duchesnois, actrice du Théâtre-Français.

— Actrice ! s'écria-t-il... Je suis chez une actrice !...

— Sans doute.

— Et ce que je viens d'entendre ?...

— Est une tirade de tragédie, que cette jeune demoiselle a récitée avec beaucoup de talent.

» Je ne puis vous peindre la laide grimace que fit alors le monsieur à la robe noire.

— Il paraît, monsieur, que vous vous êtes trompé, lui dis-je, comme cela arrive quelquefois, et que vous alliez chez ma voisine, qui demeure dans la même cour, et dont la porte est vis-à-vis la mienne.

— Il est vrai, madame; le portier, en effet, m'avait dit à droite, et j'ai donné à gauche. Pardon de vous avoir dérangée.

» Il salua d'un air béat, regardant en dessous les jolies figures de nos dames qui mou-

raient d'envie de rire de la sienne, et se retira.

» Cet événement nous amusa beaucoup, c'était la comédie après la tragédie.

» Cependant je désirais savoir ce que c'était que ce père Loriquet, auquel il m'avait dit qu'il allait écrire.

» Je m'en informai le lendemain à un de mes amis, qui me donna des renseignemens sur ce personnage.

» Le père Loriquet, de la Société de Jésus et des pères de la Foi, était l'auteur d'une nouvelle histoire de France à l'usage de la jeunesse, dans laquelle il avait effacé le règne entier de Napoléon, faisant régner pendant

vingt ans Louis XVIII, qui se faisait remplacer en France par M. le marquis de Bonaparte.

» Voilà comme cet écrivain consciencieux écrivit l'histoire de l'empire sous la restauration. Ah ! le pauvre homme ! »

CHAPITRE X.

Une noce chez Deffieux. — La famille d'une danseuse. — *La caque sens toujours le hareng.* — Collection de caricatures. — La confusion des langues. — Un jeune poète. — Le robinet du gaz. — *Allons-nous-en, gens la noce.*

Les empires de théâtre sont sujets aux révolutions comme tous les autres ; mais depuis quelque temps les règnes y sont bien moins longs qu'autrefois.

L'année 1839 vit succéder à la direction de

M. Dumanoir, aux Variétés, celle de MM. Jouslin de Lasalle, Leroy et Opigès, qui fut inaugurée par un grand succès d'argent et de vogue, où j'eus ma part, avec Odry, dans les rôles de M. et madame Picpus, de la *Canaille*.

Plus tard la scène changea encore, c'est-à-dire l'administration du théâtre des Variétés: elle arriva dans les mains de M. Nestor Roqueplan, mon bon et spirituel directeur d'aujourd'hui.

Avant de terminer mes Mémoires, je veux encore un peu entrer dans la vie commune, dans les observations de mœurs; mais il me faudrait la plume de feu cet excellent Pigault-Lebrun, pour vous faire ici le tableau d'une noce à laquelle je fus invitée, et qui, selon moi, mérite bien une mention particulière.

C'est une chose inconnue à la société que l'intérieur d'un ménage et d'une famille d'artistes. Il y a là un mélange de personnages de toutes sortes de classes et de différens états, qui forme les contrastes les plus bizarres; c'est souvent parmi les danseuses que les disparates sont les plus étonnantes, témoin cette déesse de l'Opéra, à qui jadis un jeune marquis disait : — Ma chère, vous devriez chasser votre insolent portier. — J'y avais bien pensé, répondit-elle ; mais, monsieur le marquis, c'est mon père.

Un perruquier, dont la jeune et charmante fille, figurant dans les chœurs de l'Opéra, mademoiselle V..., a eu l'avantage d'appartenir, sous la restauration, à un prince du

sang, recevait d'un de ses amis des félicitations sur cette liaison illustre.

— Oui, dit le perruquier; mais le prince n'est pas généreux. Cela allait beaucoup mieux du temps du maréchal B... ; nous touchions exactement nos deux mille francs par mois.

Cependant, il faut tout considérer, et, si le prince paie mal, il nous en revient bien plus d'honneur!

La noce à laquelle je fus invitée était celle de la sœur d'une danseuse de l'Opéra.

La mariée était couturière et le marié garçon tailleur dans le magasin d'habillemens de l'Académie royale de Musique.

La danseuse demeurait dans la même mai-

son que moi et y occupait un très joli appartement au premier. C'était un riche banquier qui la protégeait. Elle crut devoir m'engager à la cérémonie nuptiale et au repas qui eut lieu chez Deffieux, sur le boulevart, à l'entrée du faubourg du Temple.

Je ne pus pas assister à la bénédiction nuptiale, parce que j'avais une répétition générale pour une pièce qu'on devait jouer le lendemain; mais le soir, heureusement, j'étais libre.

Je me rendis donc chez le restaurateur, à l'heure indiquée pour le dîner; j'arrivai une une des premières: il n'y avait encore que quatre personnes, deux hommes et deux femmes.

On était dans un fort beau salon, qui précédait la salle à manger.

Au moment où j'entrais, les deux femmes, d'une mise et d'une tournure assez communes, étaient étendues dans des fauteuils, et l'une disait à l'autre :

— C'est cossu, ici.

— Oui, dit un des deux hommes, c'est pas mal *chicard*.

— Un mobilier comme ça ferait bien dans ma chambre, dit l'autre femme.

— Et dans ma loge, donc? ça la *reparerait* joliment.

Je crus m'être trompée de local, car il y a

souvent plusieurs noces le même jour chez le même traiteur. Je demandai à l'une de ces femmes si elles étaient de la noce de mademoiselle M...

— Oui, madame, dit une de ces femmes : *même que je suis* sa propre tante. Voilà sa cousine, ses deux cousins, et vous verrez ici toute sa famille ; car ma nièce, sa sœur aînée, qui paie la noce, n'est pas fière, et quoiqu'elle soit de l'Opéra, et qu'elle connaisse un monsieur du grand genre, ça n'empêche pas qu'elle ne renie point ses parens. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ! Vous venez de bonne heure ; c'est comme moi. On ne sait que faire entre la messe et le repas : on devrait se mettre à table tout de suite ; mais bah ! ne faut-il pas que la mariée aille *rechanger* de toilette ?

Et puis ma nièce, celle qui paie la noce, a invité des messieurs qui ne peuvent venir qu'après la Bourse. C'est *embêtant !* mais que voulez-vous? ça fait honneur à un repas d'y voir des *banquetiers* et des *argens de change*.

— Mademoiselle Saint-V..., de l'Opéra, est donc la sœur de mademoiselle M..., la mariée?

— Oui, ma chère dame; elle se fait appeler Saint-V... *rapport à* son banquetier, et parce que ça sonne mieux que M... Ce n'est pas que sur le nom de M... il y ait rien à dire; il en vaut bien d'autres. Je suis une M..., et vous en verrez beaucoup à la noce; mais de mon nom de femme je suis madame Mouchonnet, et je suis aussi à l'Opéra.

— Dans le chant ou dans la danse?

— Non, dans les corridors : je suis ouvreuse de loges, mon mari travaille pour les pieds de ces dames, et je peux dire qu'il fait de la *chaussure à leur pied !* Ha ! ha ! ha !

Elle rit aux éclats de ce prétendu bon mot.

Alors l'autre femme lui dit :

— Madame Mouchonnet, reposez donc un peu votre moulin à paroles, vous devez avoir la pépie. — Puis, s'adressant à moi, elle me dit : Pardon, mais sans curiosité, madame est-elle *artisse ?* Moi, j'aurais bien aimé à l'être, mais mes parens n'ont pas tourné mon éducation de ce côté-là. Il m'ont mise dans la couture, et ils m'ont mariée si jeune... si jeune... à un homme d'*une certaine âge*, qui était portier vis-à-vis chez nous et tailleur en

même temps. Je n'aimais pas M. Chapelot dans les commencemens, mais l'on s'habitue à tout, comme les chiens aux coups de bâton. Ce n'est pas qu'il soit méchant, au contraire, c'est la crême des hommes; il ne quitte pas son établi, mais il voudrait m'empêcher d'aimer la lecture. Il voudrait que *je fasse* des ménages dans la maison. Ça ne me va pas. Je n'aime pas à être la servante de personne. Mon pauvre Chapelot, il ne pourra pas être du repas, il faut qu'il garde sa porte ; mais qu'il soit tranquille, mes poches sont grandes, et je lui ferai un petit magasin de friandises pour lui et pour Azor, qui lui tient compagnie.

J'écoutais ce dialogue, et j'admirais autant e choix des expressions que le ton des inter-

locuteurs. Je prenais une bonne leçon de langage populaire.

Les hommes n'avaient rien dit encore.

— Eh bien ! continua madame Chapelot, qui avait reproché à madame Mouchonnet l'abus de son moulin à paroles et qui se l'appropriait, eh bien ! dit-elle aux deux hommes qui se promenaient d'un air désœuvré, vous ne dites rien, vous autres ? — Madame, celui-ci est mon cousin Poncheux, *coiffurier-ustensilier*, et l'autre mon neveu Cruchet, surveillant des feux. Toute ma famille est dans l'Opéra, et il faut absolument que ma cousine Saint-V... m'y fasse entrer, quoi qu'en puisse dire M. Chapelot, qui voudrait toujours m'avoir à son côté, comme le cordon de sa porte.

Les deux hommes continuèrent à briller par leur silence.

L'un des deux dit pourtant à l'autre :

— Le monde n'arrive pas, voulez-vous venir fumer un cigare sur le boulevart, ou faire une partie de billard à l'estaminet ?

— Vous êtes encore polis et galans ! s'écria madame Mouchonnet. — Ces hommes ! ça ne sait pas se tenir en société ! Ils laisseraient des femmes toutes seules pour s'en aller flaner avec leur cigare *dans le bec*. Pour moi, je déteste les cigares, j'ai bien défendu à M. Mouchonnet d'en consumer ; et je lui ai signifié que s'il sentait le tabac, il ne m'embrasserait jamais.

Mes chers lecteurs, je vous traduis tous ces

beaux discours, à peu près : je ne suis pas certaine d'y avoir laissé tout le luxe d'expressions triviales et tout le charme de la naïveté grotesque.

Quelques personnes entrèrent. Elles étaient de la connaissance des premières arrivées, car on s'embrassa, on se tutoya, et j'entendis circuler les : Bonjour mon oncle, ma tante, mon cousin, ma cousine, etc.

Parmi les arrivans, je remarquai un tout jeune homme qui n'avait pas l'air d'être de la parenté; il vint à moi, et me saluant par mon nom, se félicita de ma rencontre.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Moi, je vous connais bien, mademoiselle

Flore, me dit-il d'un air empressé et même enthousiaste. Je suis auteur, mais je n'ai pas encore été joué à votre théâtre, ni au Vaudeville, ni au Gymnase, ni au Palais-Royal. On ne peut pas y arriver. Les directeurs ne vous accordent pas même une lecture !

— Vous avez donné quelque pièce à la Gaîté ou aux Folies-Dramatiques ?

— J'en ai deux de reçues au théâtre Saint-Antoine et au Panthéon. — Ah ! mademoiselle Flore, si par votre protection je pouvais avoir une pièce aux Variétés ! J'ai pour vous un excellent rôle !... Vous verrez comme je fais les couplets, j'en chanterai à dîner, j'en ai fait pour la mariée.

— Il y aura du sentiment, j'en suis sûre.

— Je suis né pour le couplet. Je voudrais passer ma vie à faire des vaudevilles ; mais ma mère veut me placer chez mon oncle, qui tient un magasin de quincaillerie. Voyez si l'on peut penser à une pièce de théâtre, au milieu des clous, des cafetières, des soufflets !

— Et des sifflets, dis-je en riant.

Cette intéressante conversation fut interrompue par l'arrivée des mariés. Ils furent reçus avec les félicitations les plus bruyantes, et la mariée eut à subir une tendresse démonstrative dont ses joues reçurent des marques très prononcées.

Le jeune auteur profita de l'occasion pour obtenir aussi la faveur d'un baiser.

La mariée était mise dans le goût le plus

parfait, et elle avait une tournure charmante. Assurément on l'aurait prise pour une femme de la meilleure société, si, lorsqu'elle ôta ses gants, on n'avait pas vu à ses doigts les piqûres d'aiguilles.

Quant au marié, malgré l'élégance de ses vêtemens, il était aisé de voir qu'il ne savait pas les porter, et ses jambes arquées trahissaient l'habitude de les avoir continuellement croisées sur l'établi.

Tous les autres convives portaient quelque part l'enseigne de leur profession. L'un avait les mains noires et calleuses, c'était un serrurier; l'autre n'avait pu en effacer la couleur superposée, elles étaient d'un vert clair, on croyait qu'il avait des gants, c'était un teinturier.

Un monsieur admirablement frisé exhalait une odeur de pommade à l'œillet qui sentait à plein nez le coiffeur ; un jeune homme, qui avait la taille cambrée, les coudes en arrière, qui marchait ou plutôt sautillait à petits pas et faisait des *assemblés*, était évidemment un danseur.

Un gros père à figure enluminée, qui portait toujours les deux mains en avant, s'asseyait les jambes écartées, mettant devant lui le dossier de sa chaise, et tenant le premier bâton comme il aurait fait des guides d'un carrosse, était le vrai type d'un cocher.

Les femmes dissimulaient mieux leur état, et, à l'exception d'un certain parfum de lorettes et d'une politesse de comptoir, un œil peu exercé aurait pu prendre cette contre-

bande pour de la marchandise bourgeoise de bon aloi.

Une troisième fournée fit irruption : c'était une demi-douzaine de danseuses qui descendaient de trois cabriolets-milords, et qui arrivèrent en voltigeant comme dans une entrée de ballet.

— Eh bien! dirent-elles en entrant, où sont donc ces messieurs? Il n'y a personne d'arrivé?

Les hommes se regardèrent, surpris qu'on les comptât pour rien.

Les femmes les toisèrent d'un air assez ricaneur.

Mais bientôt on entendit un grand bruit sur l'escalier : les portes du salon s'ouvrirent avec

fracas, et quatre ou cinq messieurs parurent.

C'étaient des habitués de l'Opéra et du café de Paris ; de la demi-finance, de la demi-noblesse, et de la demi-diplomatie ; un quart d'agent de change, une moitié de comte, un apprenti secrétaire d'ambassade. Au milieu d'eux était le gros banquier, qui donnait le bras à mademoiselle Saint-V...

Toute la famille M... se leva d'un air respectueux et gêné.

Les nymphes de l'Opéra coururent aux *beaux* et s'emparèrent des bouquets qu'ils portaient.

Mademoiselle Saint-V... embrassa la mariée, fit de petits saluts de protection à la

famille, et dit que l'on pouvait se mettre à table.

Tous les invités à la noce étant arrivés, on passa dans la salle à manger. Les noms des convives étaient sur les serviettes.

Ce qui m'amusa beaucoup, c'était l'embarras de ces gens qui ne savaient pas manger.

Je ne veux pas dire qu'ils ne fissent grand honneur aux plats; mais la manière dont ils s'y prenaient devenait fort amusante, pour quelqu'un qui a un peu d'usage du monde, et leurs propos étaient très divertissans.

La portière disait : Voilà un fameux *fricot;* une autre femme : Ce fricandeau n'est pas *piqué des hanneions;* le cocher : Je vais *mener*

ça bon train ; son voisin, tendant son verre, lui disait : *Ne versez pas de côté.*

Bientôt tout le monde parla à la fois : c'était un train à ne plus s'entendre.

Le banquier, se penchant vers moi, me dit : — Voyez où l'amour nous entraîne ! Cette cohue fait plus de bruit que la Bourse dans le moment le plus orageux.

Le vin de Champagne augmenta la gaîté.

Le dessert vint, et on parla de chanter.

Le cocher, sans en demander la permission, entonna d'une voix de tonnerre :

Lorsque le champagne
Fait, en s'échappant, pan ! pan !

On s'écria ensuite : — Il faut que madame la mariée chante !

—Oh ! non, dit-elle, je serais trop honteuse.

Tout le monde insista : —Chantez ! chantez. Le marié se joignit aux demandeurs, et le banquier lui dit : —Je vous en prie, madame la mariée.

Alors la petite femme entama d'une voix tremblante la romance de Monpou, paroles de Victor Hugo :

Castibelza, l'homme à la carabine,
Chantait ainsi, etc.

Elle commença dans un ton, et finit dans un autre ; et ses cadences perlées embellirent cette mélodie de ce qu'on appelle vulgairement des points de couturière.

Elle n'en fut pas moins applaudie, et son mari l'embrassa en répétant ce refrain :

Me rendra fou !

Le danseur de l'Opéra prétendit que madame Dorus-Gras n'avait jamais chanté comme cela.

Tous les *beaux* en convinrent, et le jeune auteur demanda la parole pour des couplets de circonstance; on eut bien de la peine à faire cesser le bruit des verres, le cliquetis des fourchettes et celui de la langue des commères; enfin le banquier demanda le silence, et, à la voix de l'amphitryon, tout le monde se tut.

Alors le jeune poète se leva, et, d'une voix sentimentale, chanta des couplets dont je regrette bien de ne pas avoir eu la copie.

Ils commençaient par ces vers, que je crus

reconnaître pour les avoir entendu chanter au Vaudeville :

> En deux moitiés, dit-on, le ciel
> A partagé notre existence.

Il y avait des *soucis*, des *pensées*, et ils finissaient par une allégorie *très nouvelle*, qui disait que *dans le jardin de l'Hymen l'Amour devait cueillir la rose.*

Les femmes pleurèrent, les hommes claquèrent des mains, on but à la santé de la mariée, et on se leva pour aller prendre le café : après quoi le bal commença.

Faites-moi grâce du bal ; je ne pourrais vous dire les danses folles qui s'y pratiquèrent. C'était un mélange de sérieux grotesque, de grâces minaudières du côté des femmes, de

gaîté de barrière de la part des hommes du commun, et d'excentricité de *Mabille*, dans toute sa splendeur, dans l'exécution des beaux et des danseuses.

Mais les convives, vexés par les facéties des *beaux*, commencèrent à prendre de l'humeur ; les têtes étaient un peu échauffées.

Le quart d'agent de change avait serré de près la femme du coiffeur, qui était assez gentille ; et, après une valse, il l'avait emmenée dans une autre pièce pour lui faire prendre l'air.

Le coiffeur les avait suivis ; sa femme lui avait donné un soufflet ; le coiffeur avait voulu le rendre au galant. On était accouru au bruit. Chacun avait pris parti pour les siens ; les

bouteilles et les verres commençaient à rouler par terre; heureusement que la mariée se trouva mal et que l'on courut à son secours.

Cet incident avait suspendu les hostilités : le maître de la maison, craignant de les voir recommencer, et, de concert avec le banquier, qui en avait assez de sa complaisance, s'avisa de mettre subitement un terme à la fête, en fermant le robinet du gaz.

L'obscurité subite passa pour un accident ; il fallut se retirer. On fit venir des fiacres, où s'entassèrent tous les convives.

Les deux vieilles tantes menèrent coucher la mariée.

Les *beaux* emmenèrent les sylphides.

Le banquier reconduisit mademoiselle Saint-V... , la jolie danseuse, et, comme nous demeurions dans la même maison, il m'offrit une place dans sa voiture.

Il lui disait en route : — Ma chère amie, si vous avez encore une sœur à marier, je veux bien payer les dépenses de la noce, mais dispensez-moi d'y paraître.

Et elle lui répondit : — Vous y viendrez, si je le veux ?...

O puissance de l'amour... et de l'argent !

Mon dernier chapitre.

On dit vulgairement que *péché caché est à moitié pardonné ;* je ne suis pas de cet avis :

je pense qu'une faute avouée mérite bien plus le pardon.

Je passais, il y a quelques jours, sur le boulevart des Italiens; je m'arrêtai devant une belle gravure qui représente une femme à genoux, humiliée, confuse, cachant la honte de son visage.

J'admirai près d'elle une figure pleine de suave bonté, qui dit aux accusateurs de la pauvre femme :

« Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

Veuillez bien maintenant, mes chers lecteurs, remonter avec moi aux premières années de ma jeunesse, de ces temps heureux

dont la trace évanouie laisse pour sillon un regret ; rêve flatteur et léger qui n'existe plus que dans un stérile souvenir ! aurore d'un beau jour dont le couchant est souvent si triste !

On exige qu'une jeune femme soit sage, et tous ceux qui se font un jeu de la tromper ne voudraient pas qu'elle eût le droit de les tromper à son tour.

Vous tous qui jugez les femmes sur leur conduite extérieure, telle qui vous paraît légère a de la noblesse dans l'âme et de l'honnêteté dans le cœur.

Quels que soient les liens brillans qui la retiennent, celui du mariage la séduira toujours.

J'étais dans la position la plus heureuse et la plus agréable. Un séducteur se présenta ; je dis un séducteur, parce que ce n'est pas seulement une innocente que l'on séduit. On en est un toutes les fois qu'on détourne une femme de la ligne de ses devoirs. J'avais à remplir ceux de la reconnaissance.

Celui qui m'en écarta m'inspira, il faut l'avouer, un sentiment bien tendre. Il sut toucher la corde sensible : celle du mariage. J'abandonnai légèrement un sort heureux pour des promesses que je crus bien loyales, et, lorsque j'eus cédé, je vis, non sans inquiétude, que M. B... retardait toujours, sous divers prétextes, le moment de nous unir.

Mais il me disait : — Ah ! ma chère Flore, quel bonheur pour nous si nous avions un

enfant ; et si c'était un fils, que je serais heureux de lui voir porter le nom de son père !

Ce moment se présenta ; j'acquis la certitude que j'allais devenir mère. Lorsque M. B... apprit cette nouvelle, je ne saurais dire la joie qu'il en montra. — Notre sort est fixé, me dit-il : te voilà ma femme.

Ce temps fut le plus délicieux de ma vie, car je croyais qu'il devait être suivi d'un temps plus heureux encore.

Le présent n'est beau que parce qu'il promet l'avenir.

Mais l'avenir n'appartient à personne.

Chacun le colore à son gré.

C'est une lanterne magique qui vous fait voir les tableaux les plus agréables.

Un coup de vent éteint la lumière ; tout disparaît.

J'avais une bonne marraine, à qui je fis la confidence de ma position. C'était une ancienne actrice, qui s'était retirée du théâtre avec une assez jolie fortune.

Elle me dit : — Ma chère Flore, je n'ai pas d'enfans, je te regarde comme ma fille ; je ne veux pas que tu te maries sans dot. Je ne veux pas qu'un jour celui que tu vas épouser puisse te faire le reproche de t'avoir prise avec rien. Je connais les hommes : leur générosité naît et meurt avec certaines circonstances. J'ignore quels avantages pourra te faire ton mari. Il

voudra peut-être se marier, séparé de biens. Il faut, dans ce cas, penser à ton enfant. Je veux te faire cadeau de dix mille francs que tu placeras en son nom. Je vais te donner l'adresse de mon homme d'affaires, qui est un des plus honnêtes de ceux qui font ce métier, car je le connais depuis trente ans, et sa fortune n'est pas encore faite.

Jugez si je remerciai ma marraine! J'acceptai son présent avec une vive reconnaissance. J'avais, de mon côté, à peu près la même somme amassée pendant le temps de mon bonheur. Je la joignis à ce qu'elle me donnait; je plaçai chez cet homme d'affaires vingt mille francs.

M. B... fut charmé d'apprendre cette nouvelle, qui lui prouvait, me disait-il, que j'é-

tais une femme beaucoup plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à mon âge, et surtout dans ma profession.

Il fut obligé de s'absenter pour un petit voyage.

Cette circonstance me fit d'autant plus de peine, qu'il fallut inscrire mon enfant à l'état civil, sans déclarer le nom de son père ; mais on me fit l'observation qu'il pouvait reconnaître l'enfant en épousant la mère, et cela me tranquillisa.

A son retour, M. B... me témoigna l'extrême regret qu'il avait eu de ne pas se trouver à Paris dans un moment où sa présence m'aurait été si utile et si agréable. Il me combla de caresses et de marques d'amitié. Il versa des larmes de joie en embrassant son fils.

— Maintenant, lui dis-je, que rien ne manque plus à vos désirs, j'espère, mon ami, que vous allez satisfaire les miens : donnez un nom à votre enfant, c'est plus encore pour lui que pour moi, que je vous le demande.

— Doutes-tu de mes intentions ? me dit-il. Ce serait bien peu connaître mes sentimens : mais il faut un peu de patience. J'ai à terminer quelques affaires de famille, il faut qu'elles soient en règle, autant dans ton intérêt que dans le mien.

Les affaires d'intérêt ne marchent pas aussi vite que celles du cœur.

Je pris patience, quoique ces retards réitérés me donnassent quelques inquiétudes ; mais peu de temps après, M. B... vint les calmer,

en me disant que bientôt tout serait terminé à notre satisfaction mutuelle.

— Cependant, ajouta-t-il, j'ai à te donner un avis important. Je viens d'apprendre que l'homme d'affaires en qui tu as eu confiance, et chez lequel tu as placé tes fonds, n'est pas dans une position très rassurante.

J'en ai entendu parler à la Bourse, et on m'a dit que son crédit était menacé.

Si tu agissais avec prudence, tu retirerais tes fonds, et tu les remettrais entre mes mains, je les ferais valoir. Nous allons avoir des intérêts communs. Je dois avoir soin de ta fortune et la regarder comme la mienne.

Toute pleine de confiance en lui, j'allai dès

le lendemain chez l'homme d'affaires, à qui je demandai mes vingt mille francs, avec un certain embarras. Il me témoigna d'abord quelque étonnement, puis il m'engagea à les placer avec sûreté, à ne pas les hasarder dans des spéculations.

Je le remerciai de mon remboursement et de ses conseils, et je portai mes vingt mille francs à M. B..., en lui faisant part cependant des bons avis que l'homme d'affaires m'avait donnés sur leur emploi.

—Sois tranquille, Flore, me dit M. B..., je vais te rassurer.

Le meilleur placement qu'on puisse faire, c'est l'acquisition d'une propriété. Je suis en marché pour une charmante habitation en

Normandie ; il y a une excellente ferme, des terres en rapport ; c'est un revenu certain.

C'est là que nous nous retirerons, que nous vivrons pour nous seuls.

Aimerais-tu à habiter la campagne ?

— Ce serait mon bonheur, lui répondis-je.

— Eh bien ! ma chère Flore, ne tardons pas davantage. Je partirai dès demain. Je serai absent une quinzaine de jours, trois semaines tout au plus, et je reviendrai chercher madame B..., la jolie fermière.

Il m'embrassa, je le quittai transportée de joie, faisant mille projets pour un nouveau genre de vie que je me figurais devoir être délicieux, et dont je me représentais le tableau d'après les romans que j'avais lus.

La vie champêtre devait être ravissante !

Avec quelle impatience j'attendis les quinze jours, puis les trois semaines ! Mais un mois se passa, et je n'eus point de nouvelles de B... ni de la Normandie.

La plus vive inquiétude me saisit. Je craignais qu'il ne fût arrivé quelque malheur à celui que j'aimais tant.

Je n'avais pas même songé à lui demander le nom du pays où il allait.

Je courus chez lui, je m'informai à son portier des nouvelles que l'on pouvait en avoir.

J'appris avec la plus grande surprise qu'il avait sous-loué son appartement en vendant ses meubles au nouveau locataire, et qu'on ignorait sa nouvelle adresse.

Mille soupçons confus vinrent se présenter à mon esprit, mais je les repoussai.

Il voulait quitter Paris, se retirer avec moi à la campagne ; il voulait que l'on ignorât le lieu de notre retraite : voilà ce que je me répétais vingt fois par jour.

Six semaines se passèrent. Je ne reçus pas même une lettre. Il m'était impossible de vivre dans une pareille incertitude. Mais comment la faire cesser, où m'adresser pour savoir ce qu'il était devenu ?

Il me vint une idée ; c'était le ciel qui me l'inspirait : elle était pourtant bien simple ; mais c'est à la chose la plus simple qu'on pense le moins.

Il ne pouvait pas avoir quitté Paris sans

passeport, à cette époque où la police de la restauration montrait la plus grande sévérité.

Je connaissais beaucoup M. Porte, chef du bureau des passeports : il avait été musicien à notre orchestre, et il était encore attaché à celui de l'Opéra.

J'allai le trouver, et je lui demandai s'il n'avait pas donné, il y avait six semaines, un passeport à M. B..., qu'il connaissait parfaitement pour l'avoir vu souvent avec moi.

M. Porte se le rappela : le passeport était pour le département de l'Eure ; mais il n'indiquait pas de localité particulière.

Un employé du bureau, qui nous entendit causer, nous dit : — Vous voulez savoir où

est M. B... Il est allé acquérir une propriété à Toury, à quelques lieues d'Évreux. Je dissimulai le plaisir que me faisait cette découverte, et deux jours après j'étais dans la voiture d'Évreux, d'où je me fis conduire à Toury, dans une espèce de carriole, la seule voiture qu'on trouvât alors pour aller dans les chemins de traverse.

Je descends dans une auberge qui était à l'entrée du village, et je demande au maître de la maison s'il y a dans l'endroit un nouveau propriétaire, et s'il le connaît.

— Très bien, me dit cet homme. C'est un monsieur de Paris, qui vient d'acheter une belle propriété à l'autre bout du village, au milieu de la campagne, à une demi-lieue d'ici;

il a fait une bonne affaire, ma foi! car les terres sont bien bonnes, les vergers bien plantés, et le tout d'un excellent produit.

— Vous savez, dis-je à l'aubergiste, le nom de ce nouvel acquéreur?

— Oui, me dit-il, c'est M. B..., un grand bel homme, ma foi!

— Je vois que vous le connaissez bien.

— Pardi! il a logé chez moi pendant quinze jours avant que les actes fussent signés, et qu'il ait pu prendre possession et s'installer avec sa femme.

— Avec sa femme! m'écriai-je; vous vous trompez.

— J'en suis sûr, puisque j'ai été appelé pour aider au repas de noce.

— Je rêve ! je rêve ! je veux me réveiller ! dis-je avec un accent qui effraya cet homme.

Je pâlis, mes genoux fléchirent ; je serais tombée, si la femme de l'aubergiste n'était accourue et ne m'avait retenue dans ses bras.

— Madame, me dit-elle, vous vous trouvez mal !

Je fis un effort sur moi-même, et je dis à son mari : — Monsieur, répétez-moi ce que vous venez de m'apprendre.

— Vous le répéter, madame, cela a paru vous faire trop de peine ; mais je vous jure que cela est vrai.

— M. B... est marié?

— Depuis un mois, à la paroisse du pays : il a épousé la fille de l'ancien propriétaire du bien qu'il a acquis.

Je ne sais ce qui se passa en moi, j'aurais peine à le dire, car il me semble maintenant que je devins folle à l'instant même. Je ne pleurai point, je ne m'évanouis point. Je ne dis pas un mot à ces gens-là. Je remontai dans la voiture, en disant au conducteur de me ramener sur-le-champ à Évreux. Je repris la diligence, et le lendemain j'étais à Paris. J'embrassai mon fils. Là, je pleurai à mon aise.

Toutes les larmes que j'avais amassées, je les versai sur le berceau de cet enfant.

Je le couvris de mes baisers.

— Tu n'as plus que moi au monde, lui dis-je, comme s'il pouvait m'entendre. Tu n'as plus de père ! mais il te reste une mère; une mère qui aurait voulu mourir, si elle ne devait pas vivre pour toi.

Il y a donc des hommes pour qui rien n'est sacré ! A défaut de noblesse dans l'âme, de sensibilité dans le cœur, ils n'ont pas même l'instinct de la nature !

Hommes injustes et ingrats ! vous méprisez les femmes, vous vous jouez de leur faiblesse, vous les accusez d'inconstance.—Donnez-leur encore mille autres défauts, j'y consens !

Mais quelle est la mère qui reniera, qui abandonnera son enfant ?

Croyez-vous que dans ce moment je pensais

à la petite fortune que j'avais remise entre les mains de B...? Non : mais quand je songeai à ce que je devais à mon fils, aux soins qu'il exigeait, à l'éducation qu'il faudrait lui donner!...

Ah! si je pouvais dire tout ce qui se passa en moi!... Mais sentir et exprimer, c'est bien différent!

Avec de l'esprit et du talent, on exprime ce qu'on ne sent pas.

Les sentimens vrais et profonds n'ont pas besoin de paroles.

Ce n'est pas par des phrases qu'on les traduit.

Les bons cœurs s'entendent, et toutes les mères me comprendront.

Je me décidai à écrire à M. B... Je lui écrivis froidement, sérieusement. Je ne pouvais plus rien attendre pour moi, puisqu'il avait élevé entre nous deux une barrière insurmontable; mais je lui demandais seulement quel emploi il avait fait des fonds que je lui avais confiés.

Le croirait-on? Trois lettres restèrent sans réponse.

Je m'y attendais presque; mais je ne me doutais pas de toute la bassesse dont j'allais être la victime.

Un jour, une dame se présente chez moi et demande à me parler.

Elle m'aborde d'un air froid, sec, arrogant, et me dit hardiment :

— Mademoiselle, je suis madame B... J'ai surpris des lettres que vous avez écrites à mon mari ; c'est moi qui viens y répondre.

Je fus tellement saisie que je n'eus pas la force de parler.

— Vous réclamez une dette, me dit-elle. Aucun titre ne la justifie. — Mon mari et moi sommes en communauté de biens, il ne peut pas disposer de ma fortune. — S'il a dépensé son argent avec vous avant de me connaître, je ne puis pas lui en vouloir; alors il était maître de faire des folies. — Aujourd'hui tout est changé. — Cessez de l'importuner par des sollicitations vaines et inutiles.

— Madame, je demande ce qui m'appartient. On a abusé de ma confiance.

— Prenez garde, mademoiselle ; les lois me feraient justice de vos calomnies.

— Je vous jure, madame...

— Vous auriez beau jurer ; il faut des preuves de ce qu'on avance.

— Je n'en ai pas d'autres que ma bonne foi.

— Votre bonne foi, dit-elle d'un air méprisant, m'est suspecte. Vous voulez un dédommagement de l'abandon auquel vous vous êtes exposée, ainsi que toutes les femmes qui se conduisent comme vous.

La honte de me voir humiliée par cette femme m'empêcha de répondre.

— Je suis généreuse, moi, je ne veux pas

que mon mari puisse me reprocher d'être injuste à votre égard.

Chaque fois qu'elle prononçait ces mots : *mon mari*, il me semblait qu'elle me donnait un coup de poignard.

— Je vous apporte six mille francs, prenez-les, ou refusez-les. Vous n'aurez jamais autre chose.

Elle les posa sur la table.

J'allais refuser, je songeai à mon pauvre enfant ; je me mis à pleurer.

Elle se leva et ajouta : — Si je reçois encore de vos lettres, car c'est moi qui ouvre toutes celles qu'on adresse à mon mari, je les déposerai entre les mains du procureur du roi, et

vous serez admise à faire preuve de la dette que vous réclamez.

Après ces mots, elle sortit.

J'eus la faiblesse de croire que B... n'était pas coupable... du moins de renier sa dette, c'était assez de m'avoir trahie.

Malheureusement, j'ai appris plus tard que ce vol avait été concerté entre sa femme et lui.

Cette femme brille peut-être encore dans un salon, et la pauvre actrice est sur un théâtre... Le sort est souvent bien injuste. J'ai été franche, mes chers lecteurs.

Je vous ai tout dit.

J'aurais pu dissimuler mes erreurs.

Maintenant m'en estimez-vous moins ?

Je ne le crois pas.

Les hommes seront indulgens.

Quant aux femmes, si elles me blâment trop sévèrement, je leur répéterai ces mots que j'ai lus au bas de cette belle estampe dont je vous ai parlé au commencement de ce chapitre :

« Que celle d'entre vous qui est sans péché me jette la première pierre ! »

ÉPILOGUE.

Maintenant que j'en ai fini avec moi, et que j'ai parlé de l'histoire ancienne, ne puis-je pas jeter un coup d'œil sur l'histoire contemporaine du théâtre, sur sa situation présente, et sur son avenir ?

Voilà, me dira-t-on, qui est bien audacieux.

Pourquoi donc cela ?

Ne puis-je pas avoir mes idées tout comme une autre ? En qualité de comédienne émérite, j'ai acquis de l'expérience, et comme je l'ai déjà dit, j'ai beaucoup observé.

J'entends crier de tous côtés à la décadence de l'art dramatique.— L'art se perd. — Il est perdu.— Il va mourir.— Il est mort.

D'abord, remarquez que l'on n'est jamais content.

Autrefois on se plaignait de ce qu'il y avait peu de théâtres ; aujourd'hui on se plaint qu'il y en a trop.

Qui est-ce qui a tort ou raison ?

Personne, et tout le monde.

Il y a toujours trop de ce qui est mauvais.

Il n'y a jamais assez de ce qui est bon.

Malheureusement l'art dramatique est devenu une marchandise :

Marchandise d'auteurs ;

Marchandise de directeurs ;

Marchandise de censeurs ;

Marchandise d'acteurs ;

Marchandise de spectateurs ;

Marchandise de claqueurs.

Il y a cinquante ans, Paris ne comptait que trois grands théâtres, et sur les boulevarts six petits qui exploitaient aussi la foire Saint-Germain et la foire Saint-Laurent.

Les trois grands théâtres étaient : l'Académie royale de Musique ou l'Opéra, la Comédie-Française et la Comédie-Italienne ou l'Opéra-Comique.

Les théâtres du boulevart étaient ceux de Nicolet, d'Audinot, du sieur Sallé, les Elèves de l'Opéra, les Délassemens-Comiques et les Variétés amusantes, dont l'Ecluse était le directeur. C'est de ce dernier théâtre qu'est né celui des Variétés qui existe aujourd'hui, et dont l'origine remonte à l'année 1778.

Chacun de ces théâtres avait son genre particulier, et des acteurs dont le talent ressortait d'autant plus que chacun d'eux se faisait remarquer dans sa spécialité.

Au lieu de huit théâtres, Paris en a aujour-

d'hui vingt-un, sans compter la salle Chantereine et les théâtres de la banlieue : Montmartre, Belleville, le Mont-Parnasse, les Batignoles, et pour couronner l'œuvre, l'Hippodrome, rival du Cirque des Champs-Elysées.

Dans les vingt-un théâtres de Paris on compte :

270 acteurs ;
180 actrices.

Total : 450 artistes dramatiques.

Avant la révolution, en 1790, on ne comptait que :

120 acteurs ;
30 actrices :

Total : 210 artistes dramatiques

Nous en avons donc aujourd'hui 240 de plus; mais combien avons-nous de talens supérieurs? Je ne voudrais pas les nommer, de peur de me faire une grande quantité d'ennemis parmi ceux que je ne mettrais pas de ce nombre.

Pourtant je veux vous dire, avec ma franchise ordinaire, ce qui tue, peut-être pour long-temps, l'art dramatique en France :

C'est l'indifférence en matière de littérature; et cette indifférence prend sa source d'abord dans l'usage immodéré des cigares.

Je sais fort bien que je vais compter un ennemi mortel dans chaque employé de la régie, mais je le répète ici avec une grande conviction : Le cigare a porté et porte cha-

que jour un coup terrible à l'art dramatique.

Le publiciste, le négociant, l'artiste, le calculateur, l'homme occupé d'idées abstraites, est bien aise de se délasser le soir de ses travaux, et d'aller pour cela au spectacle.

Mais les fumeurs de cigares (et tous les publicistes, les négocians, les artistes, les calculateurs fument aujourd'hui,) sont prodigieusement contrariés d'ôter de leur bouche ce *fumigatoire*, et d'être obligé de le jeter à la porte d'un théâtre avant d'y entrer.

— Où trouver le remède à cela ?

— Je n'en sais rien.

J'ai entendu un *beau* dire sérieusement que l'on devrait permettre de fumer auspectacle.

En effet, admirez-vous cette fumée qui sortirait de la bouche comme du canon d'un artilleur, et qui s'élèverait vers le lustre ? On ne verrait les pièces et les acteurs qu'à travers un brouillard : il y a des cas où cela serait avantageux.

Les femmes auraient l'air de ces jolis chérubins que l'on aperçoit dans certains tableaux se jouer à travers les nuages.

Cela ferait un coup d'œil très fantastique.

Du reste, puisqu'une dame permet aujourd'hui à un homme de fumer un cigare en lui donnant le bras dans une promenade et en s'étalant auprès d'elle dans une calèche, pourquoi ne lui permettrait-elle pas la jouissance de la pipe dans une loge à l'Opéra ?

Allons, mesdames, un peu de bonne volonté, et l'art dramatique est sauvé !

Après le cigare, ce qui nuit à nos théâtres ce sont les concerts.

Il en pleut des concerts ; c'est une avalanche perpétuelle ; et comme les Parisiens se sont mis à croire qu'ils étaient *dilettanti*, ils vont tous les jours se passionner à froid pour des symphonies plus ou moins de Weber, pour des chanteurs qui leur vendent des *la* de gosier en guise d'*ut* de poitrine, pour des Stoltz et des Dorus-Gras de rencontre qui leur glissent des gargouillades en manière de vocalises. Tout cela a du succès ; tout cela fait crier : bravo ! bravi ! brava ! bravissimo ! ..

Enfin, ce qui porte le dernier coup à plu-

sieurs de nos spectacles, c'est la manie des excentricités.

Autrefois, Nicolet avait le privilége exclusif des curiosités, des tours de force, des singes danseurs de corde et des farceurs de la foire.

Aujourd'hui, les théâtres que les Ségur, les Dupaty, les Piis, les Barré, les Désaugiers et tant d'autres spirituels auteurs, avaient fait surnommer : la *Boîte à l'esprit*, ne rougissent pas de faire l'exhibition d'un nain, d'une troupe de sauvages, d'un chien savant, d'un équilibriste, etc., etc.

J'en pourrais dire bien long sur ce sujet, mais je n'ai pas la prétention de tracer une règle de conduite aux directeurs de nos diverses entreprises dramatiques; ils jouent

tous à la loterie : si la fortune vient sourire à celui-ci, la ruine attend celui-là. Taisons-nous donc, et souhaitons à tous des succès et des recettes.

On me permettra bien de former des vœux pour le théâtre des Variétés en particulier ; là encore, je puis créer quelques bons rôles et faire rire mon bon public que j'aime tant. Je sens que je possède toujours un peu du feu sacré ; quand je serai au bout de ma carrière, je me dirai : « Au bout du fossé, la culbute. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE.

CHAPITRE PREMIER.

Talleyrand. — Lemontey. — *Germanicus*. — Séveste. — Le bureau des cannes. — Louis XVIII et Panurge. — Joly déserteur. — Beaupré Crispin. — Dérivis don Quichotte. 1

CHAPITRE II.

Une rencontre au balcon des Variétés. — L'ennui partagé. — Le duel de Saint-Marcellin. — Potier à la Porte-Saint-Martin. — Louis XVIII et le *docteur Quinquina*. — Ouverture du Gymnase-Dramatique. — Vernet. — Arnal dans *Mithridate*. 35

CHAPITRE III.

Début de Jenny Vertpré. — *Grenadier, que tu m'affliges*. — Un billet de mille francs. — Deux enterremens. — Le claqueur et le pair de France. — Une banqueroute. — Une fête. — Un désespoir. 71

CHAPITRE IV.

Le *Soldat laboureur*. — Les *Cochers*. — Jenny Vertpré entre au Gymnase. — Flore sur le pavé. — Désaugiers directeur du Vaudeville. — J'y débute. — Encore Émile Cottenet. — MM. de Guerchy et Bernard Léon — Un précipice. — L'Odéon. — Le Jardin des Plantes. — Les hommes et les bêtes. 107

CHAPITRE V.

Les ours. — Un auteur de mélodrames. — Les Catacombes. — Le Caveau moderne en visite. — J'entre à l'Odéon. — Duparay. — La *Veuve du Malabar*. — Le prédicateur tout seul. 129

CHAPITRE VI.

Une femme noyée.—Un enterrement.—On me croit morte.—Correspondance curieuse. — Je rentre aux Variétés. — Un bon voisin. — Un acteur prêtre chez l'abbé Châtel. . 157

CHAPITRE VII.

1830. — Ouverture du théâtre du Palais-Royal. — Dernière représentation de Brunet. — Mademoiselle Mars et mademoiselle de Brie. — Frédérick Lemaître au théâtre des Variétés. — Les *Saltimbanques*. — Histoire d'une femme colosse. — Un journal dans un bocal. — M. Torticolis. — Un réfugié espagnol. 181

CHAPITRE VIII.

Un souvenir. — Ma fête à l'allée des Veuves. — Un impromptu. — Les choses à double usage. — Philippe escamoteur. 211

CHAPITRE IX.

Une soirée chez des dévotes. — Un quiproquo. — Une soirée chez mademoiselle Duchesnois. — Une débutante. — Un Jésuite. — Le Père Loriquet. 231

CHAPITRE X.

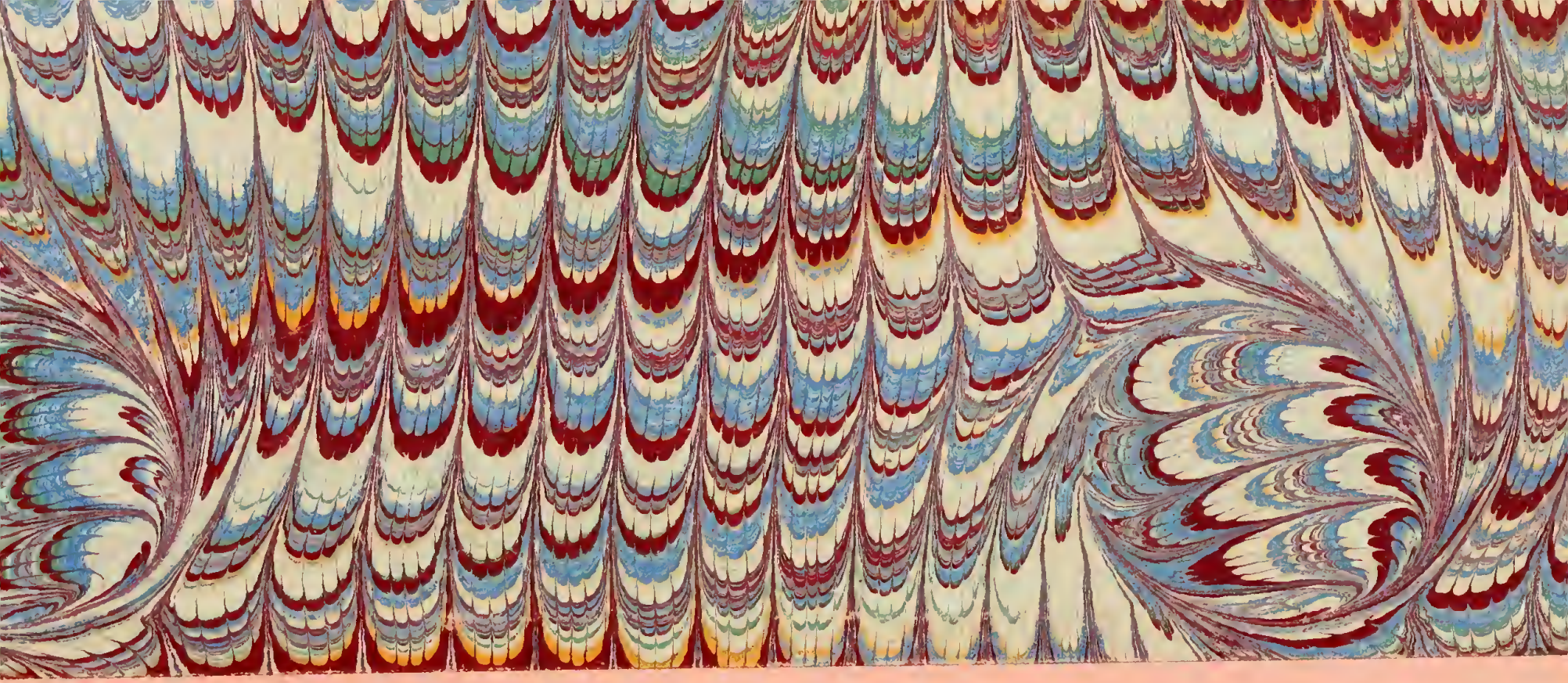
Une noce chez Deffieux. — La famille d'une danseuse. — *La caque sent toujours le hareng.* — Collection de caricatures. — La confusion des langues. — Un jeune poète. — Le robinet du gaz.— *Allons-nous-en, gens de la noce.* 249

Épilogue. 303

FIN DE LA TABLE.

PN 2638 F56A3 v.3

Flore, Mlle
Mémoires de Mlle Flore

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY